Ernst Theodor Amadeus Hoffmann

Le Pot d'or

UNE FABLE DES TEMPS NOUVEAUX

Traduit de l'allemand par Émile de La Bédollière

Hoffmann.

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann avec son chat, monument en face du Théâtre E.T.A.-Hoffmann, place Schiller, à Bamberg (photo : Hedwig Storch).

Ernst Theodor
Amadeus Hoffmann
(1776-1822)

Première veillée

LES MALHEURS ARRIVÉS À L'ÉTUDIANT ANSELME.
DU CANASTRE DE SANTÉ DU RECTEUR PAULMANN,

ET LES COULEUVRES VERT D’OR.

AU JOUR DE L’ASCENSION, à deux heures après midi, un jeune homme à Dresde passait en courant la porte Noire, et vint donner juste contre une corbeille remplie de pommes et de gâteaux qu’une vieille femme laide offrait à bas prix, de sorte que tout ce qui était heureusement échappé à la meurtrissure de la secousse, fut lancé au dehors du panier à la grande joie des polissons de la rue qui se partagèrent le butin que le hâtif jeune homme leur avait distribué. Au cri de détresse que jeta la vieille, les commères laissèrent là leurs gâteaux et leur table à eau-de-vie, entourèrent le jeune étudiant et l’assaillirent de leurs injures avec leur impétuosité populaire, de telle façon que muet de honte et de dépit, il présenta une petite bourse très médiocrement remplie d’argent, que la vieille saisit avidement et mit vitement dans sa poche. Alors le cercle s’entrouvrit, mais tandis que le jeune homme en sortit comme un trait la vieille cria après lui :

— Oui, va, cours, fils de Satan ! bientôt tu tomberas dans le cristal, dans le cristal !

La voix aigre de la vieille avait en coassant quelque chose d’effroyable, tellement que les promeneurs s’arrêtèrent comme froissés, et que le rire, qui d’abord avait circulé, se tut tout d’un coup.

L’étudiant Anselme, c’était le jeune homme, se sentit comme saisi d’effroi, bien qu’il ne comprît pas absolument le sens des mots de la vieille femme, et il en augmenta la rapidité de sa fuite pour éviter les regards curieux dirigés sur lui ; seulement, en fendant la foule des gens bien mis, il entendait murmurer partout :

— Pauvre jeune homme ! maudite soit la vieille !

Les paroles mystérieuses de cette femme avaient donné à cette ridicule aventure une certaine tournure tragique, de sorte que l'on jetait des regards d'intérêt sur celui que l'on avait à peine remarqué jusque-là. Les femmes lui pardonnaient sa maladresse en faveur de son beau visage, dont l'expression était encore augmentée par une colère intérieure, et peut-être aussi en faveur de la perfection de ses formes ou de son costume complètement taillé en dehors des modes du jour.

Son habit gris était fait de telle sorte, que l'on aurait pu croire que le tailleur ne connaissait que de nom seulement la coupe en vogue, et son pantalon de velours noir lui donnait un certain air magistral qui ne s'accordait en aucune façon avec sa démarche et sa tournure ; mais lorsque l'étudiant eut déjà presque atteint le bout de l'allée qui conduit aux bains de Link, il fut sur le point de perdre la respiration. Il fut obligé de marcher plus lentement, mais à peine osait-il lever les yeux, car il voyait toujours les pommes et les gâteaux danser autour de lui ; et le regard joyeux de telle ou telle jeune fille n'était pour lui qu'un reflet du rire malicieux de la porte Noire.

Il était arrivé ainsi jusqu'à l'entrée des bains de Link ; un cortège de gens richement habillés y entrait. La musique des instruments à vent retentissait de l'intérieur, et le bruit des hôtes joyeux devenait de plus en plus sensible. Des larmes vinrent presque aux yeux du pauvre Anselme, car le jour de l'Ascension avait été chaque année pour lui un jour de fête où il prenait sa part du paradis de Link ; oui ! il avait voulu se donner jusqu'à la demi-portion de café et de rhum, et une bouteille de double bière ; et pour une telle ripaille, il avait pris plus d'argent qu'il n'était convenable et habituel, et maintenant le fatal coup de pied dans le panier de pommes avait tout emporté ! Il n'y avait plus à penser au café, à la double bière, à la musique, à la vue des jeunes filles en toilette, en un mot à tous les plaisirs rêvés. Il passa lentement tout près, et prit enfin le chemin qui conduit à l'Elbe et qui était tout à fait solitaire. Là se trouvait un joli banc de gazon, placé sous un sureau qui s'élançait en dehors d'un mur ; il y prit place, et bourra sa pipe avec du canastre de santé, dont son ami le recteur Paulmann lui avait fait cadeau. Devant lui, à quelques pas, coulaient et bruissaient les flots d'un jaune d'or du beau fleuve, derrière lesquels Dresde la superbe dressait fièrement ses tours brillantes sur le fond vaporeux d'un ciel qui planait sur des prairies en fleur et des forêts vertes et fraîches. Dans les brouillards des fonds des cimes dentelées annonçaient les pays lointains de la Bohème. Mais l'étudiant Anselme, le regard fixe et sombre, envoyait dans l'air des nuages de fumée, sa mauvaise humeur se fit enfin jour, et il s'écria :

— Il est donc vrai que je suis né pour tous les ennuis, tous les malheurs ! Je ne me plaindrai pas de n'avoir pas été roi de la fève, d'avoir toujours perdu à pair ou non, de ce que mon pain tombe sans cesse du côté du beurre ; mais n'est-ce pas un sort effroyable, que moi, qui suis devenu étudiant en dépit de Satan, je ne sois et ne puisse être qu'un nigaud ? Ai-je jamais endossé un habit neuf sans attraper dès le premier jour une tache de suif ? M'arrive-t-il de saluer un monsieur, conseiller ou autre, ou bien une dame, sans envoyer mon chapeau à la volée, ou sans glisser, et tomber honteusement assis par terre ? Chaque jour de marché n'ai-je pas à la halle une dépense constante de trois à quatre gros pour des pots que je brise sous mes pieds, parce que le diable me met en tête de prendre ma route en droite ligne comme les moutons ? Suis-je donc arrivé une seule fois à temps au collège ou partout ailleurs ? À quoi m'a-t-il jamais servi d'y aller une demi-heure avant l'ouverture, et de me placer devant la porte, le loquet dans la main, si au montent de pénétrer avec le son de la cloche le démon m'envoie l'eau d'une cuvette sur la tête, ou que je coure juste contre un autre qui veut sortir, de sorte que je me voie enveloppé dans une foule d'affaires, et par cela même encore en retard ? Ah ! ah ! où êtes-vous, heureux songes d'un heureux avenir que croyait mon orgueil ! J'espérais arriver jusqu'au secrétariat intime ; mais ma mauvaise étoile ne m'a-t-elle pas fait des ennemis de mes plus zélés protecteurs. Je sais que le secrétaire intime auquel je suis recommandé ne peut souffrir les cheveux courts, le friseur m'attache avec une peine infinie une petite queue à la nuque ; mais à la première salutation le malheureux cordon se brise, et un mopse alerte qui flaire tout autour de moi apporte ma queue en triomphe au secrétaire intime. Épouvanté, je cours après lui, et je renverse la table où mon mécène a déjeuné en travaillant, les tasses, l'assiette, l'encrier, la poudrière tombent en résonnant, et un fleuve d'encre et de chocolat se répand sur le rapport écrit.

— Êtes-vous le diable, monsieur ? me crie le secrétaire intime en courroux ; et il me jette à la porte. À quoi peut me conduire l'espérance que le recteur Conrad m'a donnée d'une place d'écrivain ? le mauvais sort qui me poursuit partout va-t-il donc m'abandonner ? Et encore aujourd'hui, je voulais fêter gaiement le jour chéri de l'Ascension, je voulais faire les choses comme il faut, et pouvoir appeler fièrement, comme tout autre hôte, aux bains de Link :

— Garçon ! une bouteille de double bière ! et de la meilleure, je vous prie.

J'aurais pu rester assis jusqu'au soir, assez tard, et tout près de telle ou telle société d'élégantes jeunes filles. J'en suis sûr, j'aurais eu du courage, je serais devenu un tout autre homme, oui ! j'aurais été si loin, qu'une d'elles aurait fini par me dire : Quelle heure peut-il être ? ou bien : Que joue-t-on donc là ? Alors je me serais élancé sans renverser mon verre ou faire tomber mon banc, et courbé à demi, à un pied et demi de distance, j'aurais dit : Permettez, mademoiselle, c'est l'ouverture de la Femme du Danube ; ou bien : Six heures vont sonner. Quelqu'un aurait-il pu trouver là-dedans quelque chose à blâmer ? Pas le moins du monde. Les jeunes filles se seraient regardées en souriant avec malice, ce qui arrive toujours quand je prends assez de hardiesse pour montrer que je possède très bien le léger ton de la société et que je fais ma cour aux dames ; mais Satan va me jeter contre un maudit panier de pommes, et maintenant dans la solitude, mon canastre...

Ici l'étudiant Anselme fut interrompu dans son monologue par un étrange bruit, semblable à un froissement qui se fit entendre dans l'herbe, tout près de lui, et bientôt se glissa dans les rameaux et les feuilles du sureau. Tantôt on aurait dit que le feuillage tremblait au vent du soir, tantôt que les oiseaux gazouillaient dans les branches et agitaient leurs petites ailes en voltigeant çà et là. Alors s'élevèrent un murmure et un chuchotement, on aurait dit que les fleurs résonnaient comme des clochettes de cristal suspendues. Anselme ne se lassait pas d'écouter. Là, sans qu'il pût savoir comment, le chuchotement, le tintement et le murmure devinrent des paroles à demi prononcées à voix basse :

— À travers, là ! à travers, là ! entre les branches, entre les fleurs épanouies glissons-nous, serpentons, ma sœur ! ma sœur ! glisse-toi à la lumière, vite, vite en haut, en bas ! le soleil couchant darde ses rayons, le vent du soir siffle, la rosée babille, les fleurs chantent, agitons nos langues, chantons avec les fleurs et les branches, bientôt brilleront les étoiles, là, à travers, descendons, serpentons, glissons-nous, ma sœur !

Ainsi continuaient ces paroles sans suite. C'est sans doute le vent du soir, pensa Anselme, qui murmure aujourd'hui des sons intelligibles ; mais dans le moment même résonna au-dessus de sa tête comme le son de trois cloches en accord. Il regards en haut, et aperçut trois petites couleuvres brillantes d'or vert qui s'étaient roulées autour des branches et présentaient leur tête aux rayons du soleil du soir. Là il entendit murmurer et chuchoter encore les mêmes paroles, et les petites couleuvres rampaient en haut et en bas à travers les fleurs ; et quand elles se mouvaient rapidement on aurait dit que le sureau répandait des milliers de brillantes émeraudes à travers son feuillage sombre. – C'est le soleil couchant qui joue ainsi dans cet arbre, pensa l'étudiant Anselme. Mais les clochettes résonnèrent de nouveau, et Anselme vit un serpent s'étendre en bas vers lui.

Il reçut par tous les membres comme une secousse électrique, et deux magnifiques yeux d'un bleu sombre le fixèrent avec une ineffable tendresse, et sa poitrine semblait prête à se briser d'un sentiment inconnu de la félicité la plus grande et de la plus poignante douleur. Et comme il regardait toujours les beaux yeux tout remplis d'un violent désir, alors les cloches de cristal sonnèrent plus fort en accords harmonieux, et les émeraudes brillantes venaient tomber sur lui et l'entouraient, et en dansant en cercle elles pétillaient en mille flammes en jouant avec des fils d'or étincelants.

Le sureau s’agita et dit :

— Tu t’es reposé sous mon ombre, mon parfum t’a environné, mais tu ne m’as pas compris ; mon parfum est mon langage quand il est embrasé par l’amour.

Le vent du soir passa près de lui et dit :

— J’ai joué autour de tes tempes, mais tu ne m’as pas compris : le souffle est mon langage quand l’amour l’enflamme.

Les rayons du soleil percèrent le nuage, et leur éclat brillait comme s’ils eussent dit :

— J’ai versé sur toi mon or, mais tu ne m’as pas compris : l’ardeur est mon langage quand l’amour l’allume.

Et toujours de plus en plus enchanté par les regards des deux beaux yeux, le désir devenait plus vif, plus irrésistible. Alors tout commença à se mouvoir comme animé d’une joyeuse existence. Les fleurs et leurs boutons répandaient leurs odeurs, et c’était le chant délicieux de mille voix de flûtes ; et l’écho de ce qu’ils chantaient s’en allait au loin dans les pays étrangers porté par les nuages qui passaient vite.

Mais lorsque le dernier rayon du soleil disparut rapide derrière les montagnes et que le crépuscule répandit sur le pays son crêpe d’or, alors une voix rude et profonde appela comme des lointains :

— Hé ! quel est ce murmure et ce frémissement là-haut ? Hé ! hé ! qui va me chercher le rayon derrière les montagnes ? Assez de soleil, assez de chants ! Hé ! hé ! à travers les bois et le gazon ! Hé ! hé ! des-cen-dez ! des-cen-dez !

Et la voix s’éteignit comme les roulements d’un tonnerre lointain ; mais les cloches de cristal se brisèrent avec un ton discordant. Tout devint muet, et Anselme vit les trois serpents se glisser vers le fleuve en traçant dans l'herbe un sillon lumineux ; ils se jetèrent avec bruit dans l'Elbe, et sur la vague où ils disparurent pétilla un feu vert qui s'éloigna en biais dans la direction de la ville en lumineuse vapeur.

Deuxième veillée

Comment Anselme fut regardé comme un fou ou un homme ivre.
Le passage de l'Elbe en bateaux.
L'air de bravoure du maître de chapelle Graun.
La liqueur stomachique de Conrad et la tête de bronze.

— Ce monsieur n'est pas précisément dans son bon sens, disait une honnête bourgeoise qui revenait de la promenade avec sa famille, et regardait les bras croisés l'un sur l'autre la folle conduite de l'étudiant Anselme.

Celui-ci avait embrassé le tronc du sureau et adressait aux branches et aux feuilles ces mots incessants :

— Oh ! brillez, resplendissez une fois seulement encore, vous charmants petits serpents d'or, laissez-moi seulement une fois encore entendre la voix de vos cloches, encore un seul de vos regards, charmants yeux bleus, autrement je vais mourir de douleur ou de mes désirs !

Et il soupirait et gémissait lamentablement du plus profond de son âme, et secouait dans l'ardeur de son délire le sureau, qui, pour toute réponse, agitait ses feuilles avec un bruit sourd et indistinct, et paraissait se moquer de ses chagrins.

— Ce monsieur n'est pas précisément dans son bon sens, dit la bourgeoise. Et il sembla à Anselme qu'il était tiré d'un songe par la secousse d'une rude main ou par de l'eau froide qu'on aurait jetée sur lui pour l'éveiller ; alors seulement il vit distinctement où il était, et se rappela qu'une vision singulière l'avait charmé jusqu'au point de le faire parler à voix haute. Il regarda la femme d'un air consterné et saisit pour s'éloigner au plus vite son chapeau, qui était tombé par terre. Le père de famille s'était aussi approché pendant ce temps, et après avoir posé sur le gazon le petit enfant qu'il portait dans ses bras il s'était appuyé sur sa canne en regardant l'étudiant et en écoutant ses paroles.

Alors il ramassa la pipe et le sac à tabac que l'étudiant avait aussi laissés tomber, et dit en lui tendant l'un et l'autre :

— Ne vous lamentez donc pas aussi épouvantablement dans l'obscurité et n'inquiétez pas les gens quand rien ne vous tourmente, si ce n'est d'avoir trop souvent regardé votre verre ; rentrez raisonnablement chez vous et couchez-vous sur l'oreille.

Anselme se sentit honteux ; il poussa un soupir plein de larmes.

— Bon, bon, continua le bourgeois, il n'y a pas de mal à cela, cela arrive au meilleur homme du monde, et au beau jour de l'Ascension on peut bien boire dans la joie de son cœur une gorgée de plus que sa soif. Cela peut arriver à un homme de Dieu comme aux autres, et vous n'êtes que candidat. Mais, si vous voulez me le permettre, je prendrai une pipe de votre tabac, le mien y a passé là-haut tout entier.

Et le bourgeois tout en disant cela, et au moment même où l'étudiant allait mettre pipe et tabac dans sa poche, se mit à nettoyer lentement et soigneusement sa pipe, et commença à la bourrer sans se presser. Plusieurs jeunes filles de bourgeois s'étaient approchées pendant ce temps et causaient bas entre elles en regardant Anselme. Il semblait à celui-ci qu'il se trouvait sur des épines acérées ou des épingles brûlantes.

Quand il fut rentré en possession de son tabac et de sa pipe, il s'enfuit au grand galop. Tout le merveilleux qu'il avait vu s'était complètement effacé de sa mémoire, et il se rappelait seulement qu'il avait dit tout haut de folles paroles sous le sureau ; ce qui lui était d'autant plus insupportable qu'il avait jusque-là professé une profonde horreur pour les soliloques.

— Le démon parle par votre bouche, lui dit le recteur. Et il le crut en effet. La pensée d'avoir été pris le jour de l'Ascension pour un *candidatus theologiæ* ivre lui était insupportable.

Déjà il voulait entrer dans l'allée de peupliers près du jardin de l'hôtel lorsqu'une voix cria derrière lui :

— Monsieur Anselme ! monsieur Anselme ! au nom du ciel, où courez-vous en si grande hâte ? nous attendons ici près de l'eau le recteur Paulmann.

Il s'aperçut seulement alors qu'on l'invitait à se promener sur l'Elbe en bateau et à passer la soirée chez lui dans sa maison, située dans le faubourg de Pirna.

Anselme accepta avec joie, parce qu'il espérait échapper ainsi au mauvais sort jeté sur lui ce jour-là. Lorsqu'ils furent dans le bateau, on tira sur l'autre rive, dans le jardin d'Antoni, un feu d'artifice. Les baguettes s'élevaient avec des explosions et des sifflements dans les airs, et leurs étoiles lumineuses se brisaient dans le ciel en crachant avec bruit des flammes et des éclairs.

Anselme était assis dans le recueillement près du rameur ; mais lorsqu'il aperçut dans l'eau le reflet des gerbes et des fusées, il lui sembla voir les serpents d'or fendre les eaux à la nage. Tout ce qu'il avait vu d'étrange sous le sureau lui revint de nouveau vivement en mémoire, et de nouveau aussi il éprouva ce désir brûlant qui avait remué son cœur de ses ravissements douloureux.

— Ah ! dit-il, êtes-vous revenus, serpents dorés ? Chantez, chantez, pendant votre chant vont apparaître les beaux yeux bleus. Ah ! vous êtes maintenant sous les eaux.

Et il fit un violent mouvement comme s'il eût voulu se précipiter de la gondole dans le fleuve.

— Monsieur, avez-vous le diable au corps ? dit le batelier en l'arrêtant par un pan de son habit.

Les jeunes filles assises près de lui se mirent à crier, et dans leur effroi s'enfuirent de l'autre côté de la gondole. Le greffier Heerbrand dit au recteur Paulmann quelques mots à l'oreille, auxquels celui-ci répondit par plusieurs autres, dont Anselme entendit seulement ces paroles :

— De semblables attaques ! – Pas encore remarqué !

Et aussitôt après le recteur Paulmann se leva et vint s'asseoir avec une certaine solennité auprès d’Anselme, et prenant sa main il lui demanda :

— Monsieur Anselme, comment vous trouvez-vous ?

L’étudiant fut près de se trouver mal, car il s’éleva dans son cœur un combat qu’il voulait en vain apaiser.

Il voyait maintenant que ce qu’il avait pris pour les serpents dorés n’était autre chose que le reflet d’un feu d’artifice tiré dans le jardin d’Antoni. Mais un sentiment inconnu (et il n’aurait su dire s’il était de joie ou de douleur) oppressait nerveusement sa poitrine, et quand le batelier frappait de ses deux rames l’eau qui bruissait et grondait écumante comme si elle eût été courroucée, il entendait dans ce bruit un chuchotement mystérieux où il distinguait ces paroles :

— Anselme ! Anselme ! ne nous vois-tu pas sans cesse passer devant toi ? Ta sœur te jette un nouveau regard ! Crois ! crois en nous !

Il crut distinguer dans le reflet trois raies d’un vert éclatant ; mais lorsqu’il tint les regards fixés mélancoliquement sur l’eau pour voir si les beaux yeux en sortiraient et se tourneraient vers lui, alors il remarqua que ce n’était que la réverbération des fenêtres éclairées des maisons voisines. Il resta en silence tandis qu’un combat se livrait dans son cœur, mais le recteur Paulmann lui répéta plus fortement encore :

— Comment vous trouvez-vous, monsieur Anselme ?

— Bien abattu, répondit l’étudiant. Ah ! cher monsieur le recteur, si vous saviez ce que j’ai rêvé, je viens de rêver de choses étranges tout éveillé, les yeux ouverts, sous un sureau placé près du mur du jardin de Link, vous ne seriez pas surpris de me voir si préoccupé.

— Eh ! eh ! dit le recteur, je vous ai toujours regardé comme un jeune homme raisonnable ; mais rêver les yeux ouverts, et vouloir tout à coup se jeter à l'eau, c'est, pardonnez-moi, l'affaire des fous.

L'étudiant Anselme fut tout chagrin des durs paroles de son ami, et alors la fille aînée de Paulmann, mademoiselle Véronique, une fort jolie et fraîche jeune fille de seize ans, dit :

— Mais, mon père, il doit être arrivé à monsieur Anselme quelque chose d'étrange, il croit peut-être qu'il a eu une vision, lorsqu'il ne s'est que tout naturellement endormi là sous le sureau et alors il aura vu en songe toutes les choses folles qu'il a encore dans la tête.

— Et aussi, chère demoiselle, ajouta le greffier Heerbrand, ne peut-il pas tomber aussi tout éveillé dans un état rêveur ? Ainsi une après-midi, dans une espèce de léthargie de ce genre, au moment de la digestion du corps et de l'esprit, j'ai trouvé comme par inspiration la place où était un acte perdu, et hier encore une magnifique page latine écrite en grosses lettres dansait devant mes yeux tout grands ouverts.

— Ah ! mon honorable archiviste, répondit le recteur Paulmann, vous avez toujours eu un goût naturel pour la poésie, et de là il n'y a qu'un pas au fantastique et au romanesque.

Mais cela fit du bien à l'étudiant Anselme qu'on l'eût pris pour un fou ou un homme ivre, et bien qu'il fût resté un peu triste, il crut remarquer pour la première fois que Véronique avait de très beaux yeux d'un bleu sombre, sans que ces yeux étranges qui l'avaient regardé du sureau lui revinssent en mémoire.

Au reste, toute l'aventure passée sous cet arbre s'était encore une fois effacée pour lui. Il se sentait plein de joie, et même il alla si loin dans son abandon plein de gaieté, qu'il offrit sa main à mademoiselle Véronique, qui l'avait si bien défendu, pour descendre de la gondole ; et sans plus de façon, lorsqu'elle eut appuyé son bras sur le sien, il la reconduisit chez elle avec tant de bonheur qu'il ne glissa qu'une seule fois, et qu'il ne jeta qu'une tache de crotte, et bien petite, sur la robe blanche de Véronique, empruntée au seul endroit boueux qui se trouvait sur le chemin. Le recteur Paulmann remarqua l'heureux changement de l'étudiant Anselme ; il lui rendit son affection et le pria d'oublier les paroles durs qu'il lui avait adressées.

— Oui, ajoutait-il, on a des exemples de certains fantômes qui peuvent apparaître et tourmenter ; mais c'est une maladie dont on se débarrasse avec des sangsues, comme l'a prouvé un célèbre docteur déjà mort.

L'étudiant Anselme ne savait s'il avait été ivre ou fou ; mais en tout cas les sangsues lui parurent tout à fait inutiles, attendu que toutes ses apparitions s'étaient envolées. Il se sentait dans une disposition charmante, et il lui arriva de dire des choses fort agréables sur la beauté de Véronique.

On fit comme d'habitude de la musique après un frugal repas. L'étudiant Anselme se mit au piano, et Véronique fit entendre sa fraîche voix.

— Honorable demoiselle, dit le greffier Heerbrand, votre voix a de l'analogie avec les sons d'une cloche de cristal.

— Oh ! non pas, reprit involontairement Anselme.

Tout le monde se retourna et l'examina avec surprise.

— Les cloches de cristal résonnent étrangement, bien étrangement, dans les sureaux ! ajouta-t-il en se parlant à voix basse.

Alors Véronique lui dit en lui posant la main sur l'épaule :

— Que dites-vous donc là, monsieur Anselme ?

L'étudiant retrouva aussitôt toute sa gaieté et recommença à jouer.

Le recteur Paulmann jeta sur lui un sombre regard, mais l'archiviste Heerbrand mit sur le pupitre un cahier de musique, et chanta d'une manière ravissante un air de bravoure du maître de chapelle Graun.

Anselme accompagna encore différents morceaux ; un duo de la composition du recteur Paulmann, et qu'il chanta avec mademoiselle Véronique, fit un plaisir extrême.

Il était assez tard, le greffier prit sa canne et son chapeau ; alors le recteur Paulmann s'approcha de lui et lui dit en cachette :

— Ne voudriez-vous pas, honorable archiviste, pour Anselme, vous savez ! ce que nous disions...

— Très volontiers, reprit le greffier, et sans plus de façon, quand tout le monde se fut assis en cercle, il commença ainsi :

— Il y a dans cette ville un vieillard très extraordinaire, on prétend qu'il est très versé dans les sciences occultes ; pour ma part, je le regarde comme un antiquaire et un chimiste très habile. Je parle ici de l'archiviste Lindhorst. Il vit, comme vous le savez, très solitaire dans sa vieille maison, placée dans un quartier désert, et lorsqu'il n'est pas occupé de ses fonctions, il se tient d'ordinaire dans sa bibliothèque ou son laboratoire, où personne ne peut entrer. Il possède aussi des livres rares, arabes ou coptes en grande partie, et aussi des manuscrits étranges écrits dans une langue inconnue. Il voudrait les faire copier par une personne habile, et il a pour cela besoin d'un homme qui ait l'habitude de dessiner à la plume et puisse reproduire avec la plus grande fidélité tous les traits du parchemin, même les tâches. Il le fera travailler dans une chambre particulière de sa maison et sous sa surveillance, et il s'engage à payer, en outre de la table, un thaler par jour tout le temps que durera la copie. Il promet même un riche cadeau lorsque le tout sera heureusement terminé.

Le temps du travail de chaque jour doit être de midi à six heures du soir. De trois à quatre heures on dîne et on se repose. Comme deux jeunes gens ont déjà essayé en vain de copier ces manuscrits, il s’est enfin adressé à moi pour lui trouver un habile dessinateur, et j’ai pensé à vous, mon cher monsieur Anselme, car je sais que vous écrivez très bien et que vous dessinez aussi très agréablement et très purement à la plume. Si vous voulez dans ces temps difficiles, et en attendant une place, gagner chaque jour le thaler et le cadeau à la fin, alors rendez-vous demain à midi précis chez monsieur l’archiviste, dont vous connaissez sans doute la demeure. Mais gardez-vous de faire la moindre tache d’encre : s’il en tombe une sur la copie, il vous faudra recommencer sans pitié à partir de la première page ; mais si vous tachez l’original, l’archiviste est dans le cas de vous jeter par la fenêtre : car c’est un homme très emporté.

L’étudiant Anselme fut ravi de la proposition du greffier Heerbrand ; car non seulement il écrivait purement et dessinait très bien à la plume, mais c’était encore pour lui une passion de s’exercer à la calligraphie la plus difficile. Il remercia ses protecteurs dans les termes les plus polis, et promit de ne pas manquer l’heure de midi le lendemain.

Dans la nuit, il ne vit que des thalers étincelants, et il entendait aussi leur son. Qui peut en faire un reproche au pauvre garçon, qui avait vu s’envoler tant d’espérances par un caprice du hasard, et en était à regarder au moindre liard et à renoncer aux plaisirs de la jeunesse ! Déjà, le matin de bonne heure, il rassembla ses crayons, ses plumes de corbeau, son encre de Chine, car, pensa-t-il, l’archiviste ne pourra m’en procurer de meilleurs.

Avant tout, il mit en ordre ses chefs-d’œuvre calligraphiques et ses dessins pour donner à l’archiviste une idée de ses talents en ce genre. Tout alla à souhait, une étoile de bonheur semblait planer au-dessus de sa tête : son nœud de cravate réussit du premier coup, nulle maille ne s’échappa de ses bas de soie, son chapeau, une fois qu’il fut brossé, ne tomba plus dans la poussière ; en un mot, à onze heures et demie l’étudiant Anselme était là, dans son habit gris-brochet et ses pantalons de velours noir, la poche enflée du rôle de ses plus belles écritures et de ses dessins les plus habiles, et déjà dans la rue du Château, il but dans la boutique de Conrad un et même deux verres de liqueurs stomachiques, car, disait-il en frappant sur sa poche encore vide, bientôt les thalers vont résonner par là.

Malgré la longueur du chemin pour arriver à la rue solitaire où se trouvait la vieille maison de l’archiviste Lindhorst, il se trouva devant la porte avant midi. Alors il s’arrêta et regarda le beau et grand marteau de bronze ; mais lorsqu’il voulut le saisir au dernier coup frappé à l’horloge de la tour de l’église de la Croix qui vibrait en ébranlant les airs de l’éclat puissant de ses sons, alors la figure de bronze se contracta en un rire menaçant accompagné du repoussant spectacle de regards brillants d'un feu bleuâtre. Hélas ! c'était la vieille femme aux pommes de la porte Noire ! Ses dents pointues claquaient dans sa large bouche, et dans leur claquement on entendait ces mots :

— Fou ! fou ! fou ! attends ! attends ! Pourquoi cours-tu ici ? Fou !

Anselme, glacé d'effroi, recula d'un pas en arrière ; il voulut saisir le marteau, mais sa main prit seulement le cordon de la sonnette, et il la tira de telle sorte qu'un tintement résonna désagréable et déchirant l'oreille en s'enflant toujours, et dans toute la maison déserte l'écho moqueur répétait :

— Bientôt tu tomberas dans le cristal !

Anselme éprouva un frissonnement qui fit trembler un moment tous ses membres d'un accès nerveux de fièvre froide. Le cordon de la sonnette s'abaissa et forma un serpent transparent qui l'entoura en le serrant dans ses replis de plus fort en plus fort, de sorte que ses membres frêles se brisaient en craquant et que son sang se lançait de ses veines et entrait dans le corps du serpent transparent qu'il teignait en rouge ; dans son angoisse affreuse, il voulait crier : Tuez-moi ! tuez-moi ! mais son cri se changeait en un râle sourd. Le serpent leva sa tête et posa sur la poitrine d'Anselme la longue langue pointue de sa tête de bronze. Alors une douleur poignante brisa tout à coup l'artère du jeune homme, et il perdit connaissance.

Lorsqu’il revint à lui, il était couché sur son lit bien mince ; et devant lui était le recteur Paulmann, qui disait :

— Quelles extravagances faites-vous donc, au nom du ciel, mon cher monsieur Anselme ?

Troisième veillée

Nouvelles de la famille de l’archiviste Lindhorst.
Les yeux bleus de Véronique.
Le greffier Heerbrand.

L’esprit regarda dans l’eau, et là quelque chose s’agita et se mit à mugir en vagues écumantes, et se précipita avec le bruit du tonnerre dans l’abîme, qui ouvrit ses gouffres noirs pour l’engloutir avidement. Des rochers de granit levèrent leur tête dentelée comme de triomphants vainqueurs, protégeant la vallée jusqu’à ce que le soleil la prit dans ses bras paternels, et l’entourant de ses feux la caressa et la réchauffa de ses vivifiants rayons.

Et alors mille germes s’éveillèrent qui s’étaient endormis d’un profond sommeil sous le sable stérile, et ils étendirent leurs petites feuilles vertes et leurs tiges en haut vers le visage de leur père. Et comme des enfants qui sourient dans le berceau, de petites fleurs reposaient dans leurs boutons jusqu'à ce que, éveillées à leur tour, elles se paraient de la lumière que leur père, pour leur joie, colorait de mille diverses manières.

Mais au milieu de la vallée était une colline sombre, qui se levait inégale comme la poitrine des hommes lorsqu'elle est gonflée par l'ardent désir. Du fond de l'abîme des vapeurs montaient en roulant et en formant des boules rassemblées en masses immenses, et elles s'efforçaient de voiler en ennemies le visage paternel. Mais l'orage les appelait plus loin et courait en mugissant parmi elles, et lorsque le rayon pur touchait de nouveau la sombre colline, alors un magnifique lis de feu s'en détachait rapidement. Les belles feuilles s'ouvraient comme des lèvres charmantes pour aspirer les doux baisers du soleil.

Alors une brillante lumière courut dans la vallée : c'était le jeune Phosphorus ; la fleur du lis de feu le vit, et elle murmura saisie d'un ardent désir :

— Beau jeune homme, sois à moi pour toujours, car je t'aime, et si tu me délaissais il me faudrait mourir.

Et le jeune Phosphorus lui répondit :

— Je veux être à toi, belle fleur, mais alors, enfant dénaturé, tu quitteras ton père et ta mère et tu ne connaîtras plus tes compagnes. Tu seras plus grande et plus forte que toutes celles qui sont maintenant tes égales. Le désir bienfaisant qui réchauffe maintenant ton être, divisé en cent rayons, fera ton tourment et ton martyre, car le sens enfantera les sens, et la plus grande joie qu'allumera l'étincelle que je jette en toi sera une douleur sans espoir qui te fera mourir pour germer de nouveau en étrangère : cette étincelle est la pensée.

— Ah ! dit la fleur d'une voix plaintive, puis-je donc m'empêcher, dans l'ardeur qui m'embrase, de me donner à toi ? puis-je t'aimer plus que je ne le fais maintenant ? et ne puis-je pas te regarder comme à présent lorsque tu m'anéantiras ?

Alors le jeune Phosphorus l'embrassa, et comme traversée par un rayon de lumière elle s'enflamma, et des flammes sortit un être étranger, qui, s'enfuyant rapidement de la vallée, se mit à voltiger dans les espaces infinis, ne s'inquiétant plus des compagnes de sa jeunesse et du jeune homme chéri. Celui-ci se plaignit d'avoir perdu sa bien-aimée, car un amour immense pour la belle fleur de lis l'entraînait dans la vallée solitaire, et, attendries de sa douleur, les roches de granit abaissaient leurs têtes.

Mais une d'elles ouvrit son sein, et il en sortit un noir dragon ailé, qui disait en s'envolant au dehors :

— Mes frères les métaux dorment là-dedans, mais moi je suis toujours actif et éveillé, et je veux te venir en aide.

Et en s'abaissant vers les plaines le dragon atteignit l'être qui était né de la fleur de lis ; il l'emporta sur la colline et l’enferma dans ses ailes. Alors la fleur reparut, mais la pensée qui était restée déchirait son âme, et son amour pour le jeune Phosphorus était une poignante douleur, et en respirant sa vapeur empoisonnée les petites fleurs qui autrefois se réjouissaient de son regard se flétrissaient et mouraient.

Le jeune Phosphorus revêtit une brillante armure, où jouaient des rayons de mille couleurs, et combattit le dragon, qui de son aile noire frappait la cotte de mailles, qui rendait un son éclatant ; et ce son puissant donnait la vie aux petites fleurs qui voltigeaient comme des oiseaux bigarrés autour du dragon, qui perdait ses forces, et, vaincu, finit par se cacher au fond de la terre.

La fleur de lis fut délivrée, le jeune Phosphorus la prit dans ses bras, tout brûlant des désirs d’un céleste amour, et les fleurs chantaient leurs louanges dans un hymne mêlé d’accents de joie, ainsi que les oiseaux et même les hautes roches de granit de la vallée.

— Permettez, ceci est de l’exagération orientale, honorable archiviste, dit le greffier Heerbrand, et nous vous avions prié de nous raconter comme vous le faisiez autrefois quelque chose de votre vie si remarquable, des aventures de vos voyages, par exemple, enfin des choses véritables.

— Eh bien, qu’avez-vous donc ? répondit l’archiviste Lindhorst, ce que je viens de vous raconter est tout ce que je puis vous dire de plus vrai, et appartient aussi en quelque sorte à l'histoire de ma vie, car je descends justement de cette vallée, et la fleur de lis, qui fut reine plus tard, est ma grand' grand' grand' grand' grand' mère, ce qui fait que je suis aussi un prince.

Tous se mirent à rire bruyamment.

— Oui, riez, riez, continua l'archiviste, ce que je vous ai raconté en traits certainement bien légers vous paraît ridicule, impossible, et cependant cela n'est ni extravagant ni présenté sous une forme allégorique, mais vrai en tout point. Si j'avais pu croire que cette adorable histoire d'amour à laquelle je dois mon origine n'eût pas été plus à votre goût, je vous aurais raconté quelques-unes des choses nouvelles que mon frère m'a apprises hier.

— Ah ! comment ! vous avez un frère, monsieur l'archiviste ? où est-il donc ? où vit-il ? il est au service du roi, ou c'est peut-être un savant ? lui demanda-t-on de tous côtés.

— Non, répondit l'archiviste en prenant froidement une prise, il s'est tourné du mauvais côté, il s'est placé sous le dragon.

— Comment dites-vous, honorable archiviste, interrompit le greffier Heerbrand, sous le dragon ?

— Sous le dragon ? répéta la société tout entière.

— Oui, sous le dragon, reprit l'archiviste, mais à vrai dire ce fut par désespoir.

Vous savez que mon père mourut il y a peu de temps, trois cent quatre-vingt-cinq ans tout au plus, et c'est pour cela que je porte encore son deuil. Il m'avait donné comme à son fils favori un superbe onyx que mon frère voulait absolument avoir. Nous eûmes à ce sujet une querelle inconvenante près du cadavre de mon père. Enfin, le défunt perdit patience, se redressa et jeta mon méchant frère en bas des escaliers. Celui-ci irrité alla sur l'heure même sous le dragon.

Maintenant il se tient dans une forêt de cyprès, dans le voisinage de Tunis, et il a là sous sa garde une célèbre escarboucle mystique que convoite un diable de nécromant qui a pris une maison d'été en Laponie, ce qui permet à mon frère de s'absenter un quart d'heure pendant que le nécromant cultive dans son jardin son lit de salamandres, pour me raconter ce qui se passe d'intéressant aux sources du Nil.

Pour la seconde fois la société partit d'un grand éclat de rire ; mais l'étudiant Anselme éprouvait une impression étrange, et il ne pouvait regarder les yeux fixes et sévères de l'archiviste sans trembler intérieurement en lui-même d'une manière incompréhensible. Sa voix tout à la fois rude et vibrante comme les sons du métal avait quelque chose qui le pénétrait mystérieusement et le faisait frissonner jusqu'à la moelle de ses os. Le but dans lequel le greffier Heerbrand l'avait invité à entrer au café ne lui paraissait pas devoir être atteint ce jour-là.

Après son aventure devant la maison de l'archiviste, l'étudiant Anselme n'avait jamais pu prendre sur lui d'essayer une seconde visite ; car, suivant sa conviction intime, le hasard seul l'avait délivré sinon de la mort, du moins de la folie.

Le recteur Paulmann avait justement passé dans la rue lorsqu'il se trouvait étendu devant la porte sans connaissance, et qu'une vieille femme qui avait laissé là pour le moment son panier de gâteaux et de pommes, lui portait des secours. Le recteur avait sur-le-champ fait venir une chaise à porteurs, et l'avait fait transporter chez lui.

— On pensera de moi ce que l'on voudra, disait Anselme, on peut me regarder comme un fou, soit ! Au marteau de la porte, le visage de la vieille de la porte Noire est venu me faire des grimaces. Pour ce qui est arrivé ensuite, je préfère n'en rien dire ; mais si j'étais revenu de mon évanouissement et que j'eusse aperçu la damnée vieille aux pommes (qui n'était autre que celle qui s'occupait de moi), je serais à l'instant mort d'un coup de sang ou au moins devenu fou.

Tous les discours, tous les raisonnements du recteur et du greffier n'y faisaient rien, et même les beaux yeux bleus de mademoiselle Angélique ne pouvaient le tirer de l'état de profonde mélancolie dans lequel il était tombé. On le crut en effet malade d'esprit, et l'on avisa aux moyens de le distraire et rien ne parut au greffier devoir mieux atteindre ce but que l'occupation qu'il trouverait chez l'archiviste, c'est-àdire la copie des manuscrits. Il fallait pour cela faire connaître l'étudiant à l'archiviste d'une manière convenable, et comme le greffier Heerbrand savait que le sieur Lindhorst fréquentait tous les soirs un certain café connu de lui, il invita l'étudiant Anselme à venir chaque soir prendre un verre de bière et fumer une pipe à ses frais dans cette maison, jusqu'à ce qu'il eut fait de cette manière la connaissance de l'archiviste, et se fut entendu avec lui pour la copie des manuscrits. Anselme accepta ce projet avec gratitude.

— Dieu vous le rendra, honorable greffier, si vous rendez la raison à ce jeune homme ! dit le recteur Paulmann.

— Oui, Dieu vous le rendra ! répéta Véronique en levant pieusement les yeux au ciel et tout en pensant vivement dans son âme que même privé de la raison Anselme était un bien joli jeune homme.

Lorsque l'archiviste Lindhorst prenait sa canne et son chapeau pour sortir, le greffier Heerbrand saisit vivement Anselme par la main, et il dit en se mettant sur le chemin de l'archiviste :

— Mon honorable monsieur, voici l'étudiant Anselme, doué d'une habileté remarquable en calligraphie, il s'offre pour copier vos manuscrits.

— Cela me fait le plus grand plaisir, répondit vivement l'archiviste Lindhorst, et posant sur sa tête son chapeau à trois cornes d'une forme un peu militaire, et écartant de la main Anselme et le greffier, il descendit rapidement et bruyamment les marches de l'escalier ; tandis qu'ils restèrent là, interdit tous les deux, les yeux fixés sur la porte de la chambre, qu'il leur avait fermée au nez à en faire résonner les gonds.

— Singulier vieillard ! dit le greffier Heerbrand.

— Singulier vieillard ! bégaya à son tour Anselme sentant courir un fleuve de glace dans ses veines au point d'en devenir presque raide comme une statue ; mais tous les habitués riaient et disaient :

— L'archiviste était aujourd'hui dans ses moments de caprice ; demain il sera doux comme un agneau, et ne dira pas une parole ; il regardera la fumée de sa pipe, ou lira les gazettes ; il ne faut pas y prendre garde.

— C'est vrai, pensa l'étudiant Anselme, il ne faut pas y faire attention ; n'a-t-il pas dit qu'il lui était extrêmement agréable que je vinsse me présenter pour copier ses manuscrits, et pourquoi le greffier Heerbrand s'est-il mis devant lui lorsqu'il voulait retourner à sa maison ? Non ! c'est au fond un homme aimable et très libéral, seulement singulier dans ses discours ; mais qu'est-ce que cela me fait ? Demain j'irai à midi précis, et même lorsqu'il se trouverait là cent vieilles marchandes de pommes en bronze.

Quatrième veillée

Mélancolie de l'étudiant Anselme.
Le miroir d'émeraude.
Comment l'archiviste Lindhorst se change en vautour, et comment l'étudiant Anselme ne rencontre personne.

Oserai-je te demander, lecteur bienveillant, si dans ta vie il ne s'est pas trouvé des heures, des jours, des semaines dans lesquels toutes tes actions habituelles éveillaient en toi un mécontentement pénible, et où tout ce qui te paraissait d'habitude important et digne d'occuper ton sentiment et ta pensée te semblait puéril et misérable... Alors tu ne savais plus que faire, de quel côté te tourner, ou tu éprouvais un vague pressentiment, qu'un désir plus élevé et surpassant toutes les joies terrestres serait accompli dans un jour et dans un lieu quelconque. Et ce désir, que l'esprit, timide comme un enfant sévèrement tenu, n'ose pas exprimer, élevait ton cœur. Dans tes aspirations vers cet inconnu, qui, partout où tu allais, partout où tu t'arrêtais, t'entourait comme un nuage vaporeux peuplé de fantômes transparents et se dissipant sans cesse sous les regards attentifs, tu devenais insensible à tout ce qui se trouvait autour de toi. Tu promenais de toutes parts tes yeux troublés, comme un amoureux sans espoir ; et tout ce que tu voyais faire aux hommes dans le pêle-mêle de leur tourbillon ne te causait ni peine ni plaisir, car tu n'appartenais plus au monde.

Bienveillant lecteur ! si tu as éprouvé cette disposition de l’âme, alors tu comprendras par ta propre expérience l’état dans lequel se trouvait Anselme.

Depuis le soir où il avait vu l’archiviste Lindhorst, Anselme était tombé dans une méditation rêveuse qui le laissait insensible au commerce habituel de la vie. Il sentait se mouvoir en lui quelque chose d’insolite, et il en éprouvait cette douleur délicieuse qui est l’appétit mélancolique qui annonce aux hommes une vie plus haute. Il se plaisait surtout à parcourir les bois et les forêts, et alors, comme délivré de toutes les chaînes que la pauvreté jetait sur sa vie, il se retrouvait seulement lui-même dans le spectacle des images variées qui émanaient de son cœur. Il arriva donc qu’un jour en revenant d’une longue promenade il passa devant le sureau merveilleux, où il avait autrefois, comme enchanté par les fées, vu de si étranges choses. Il se trouva singulièrement attiré vers le banc de gazon verdoyant, mais à peine s’y était-il assis, qu’il lui sembla voir une seconde fois tout ce qui lui était autrefois apparu dans un enchantement céleste, et avait été enlevé de son âme comme par un pouvoir étranger. Oui ! il vit plus distinctement encore que la première fois que les beaux yeux bleus étaient les yeux du serpent qui s’élevait au milieu du sureau, et que toutes les cloches de cristal qui l’avaient rempli de ravissement brillaient à chaque ondulation de son corps élancé. Comme autrefois au jour de l’Ascension, il prit le sureau dans ses bras et s’écria aux feuilles et aux rameaux :

— Ah ! ondule et glisse-toi encore une fois dans ces branches, beau serpent vert, que je puisse te revoir, regarde-moi encore une fois de tes beaux yeux, je t’aime et je mourrai de chagrin et de douleur si je ne te revois plus.

Tout demeura tranquille et silencieux et comme autrefois le sureau fit bruire ses branches et ses feuilles, mais sans parler. Mais il semblait à l'étudiant qu'il eût deviné ce qui s'agitait dans son cœur et déchirait sa poitrine de la douleur d'un immense désir.

— Est-ce donc autre chose, disait-il, que l'amour que j'éprouve pour toi de toute mon âme et jusqu'à la mort, beau serpent d'or ! amour si grand qu'il me faudra mourir si je ne te vois pas, car sans toi je ne peux plus vivre. Mais, je le sais, par toi tous les beaux rêves qui m'entraînent vers un plus haut monde seront accomplis.

Et chaque soir l'étudiant Anselme vint sous le sureau, lorsque le soleil répandait son or étincelant sur les cimes des arbres, et dans les branches et les feuilles il appelait à pleine poitrine, d'un ton plaintif, l'objet de sa flamme, le serpent vert.

Lorsqu'il en agissait ainsi, un soir selon son habitude, un grand homme long et sec, entouré d'une redingote grise, lui cria en le regardant de ses grands yeux pleins de feu :

— Eh ! eh ! qui gémit ainsi ? Ah ! c'est le sieur Anselme qui veut copier mes manuscrits.

L'étudiant n'éprouva pas un médiocre effroi en reconnaissant la voix puissante qui avait crié le jour de l'Ascension : Eh ! eh ! quel est ce bruit ?

Il lui fut impossible dans sa peur et sa surprise de trouver un seul mot.

— Eh bien ! qu'avez-vous ? continua l'archiviste (car c'était lui qui se trouvait là en redingote grise), que demandez-vous à ce sureau ? et pourquoi n'êtes-vous pas venu chez moi pour votre travail ?

Et en effet l'étudiant Anselme n'avait pas encore pu prendre sur lui de retourner faire une seconde visite à l'archiviste, bien qu'il s'y fût encouragé chaque soir ; mais dans ce moment, où il voyait déchirer tous ses beaux songes, et cela par cette voix ennemie qui autrefois déjà lui avait ravi sa bien-aimée, il fut saisi d'une espèce de désespoir et il s'abandonna impétueusement à la fougue de ses impressions.

— Regardez-moi comme un fou, si vous voulez, monsieur l'archiviste, dit-il, cela m'est parfaitement égal, mais ici sur cet arbre j'aperçus un jour de l'Ascension le serpent couleur vert d'or, ah ! que mon cœur adore, et il me parlait avec une voix semblable aux sons du cristal ; mais vous, vous avez crié et appelé si épouvantablement de l'autre côté de l'eau !

— Comment cela, mon ami ? interrompit l'archiviste en prenant une prise de tabac avec un singulier sourire.

L'étudiant Anselme se sentit respirer plus à l'aise ; il éprouva du soulagement en venant enfin à bout de parler de cette bizarre aventure, et il lui sembla qu'il avait eu raison d'avoir accusé sans façon l'archiviste d'être celui qui avait fait rouler dans le lointain le tonnerre de sa voix. Il se recueillit en disant :

— Eh bien ! je vais raconter tout ce qui m'est arrivé le jour de l'Ascension, et après cela vous pourrez dire et surtout penser de moi ce que vous voudrez.

Alors il raconta toute sa merveilleuse aventure depuis le malheureux coup de pied dans le panier de pommes jusqu'à la fuite des serpents vert d'or à travers le fleuve ; il dit aussi comment les gens l'avaient pris pour un homme ivre et insensé.

— J'ai vu tout cela, reprit l'étudiant Anselme, de mes yeux vu, et les voix charmantes qui m'ont parlé retentissent encore dans mon cœur en purs accords. Ce n'était nullement un songe, et si je ne meurs pas d'amour et de désirs, je croirai au serpent vert d'or, bien que je vois à votre sourire, mon honorable monsieur l'archiviste, que vous prenez ces serpents pour une création de mon imagination surexcitée.

— Pas le moins du monde, répondit l'archiviste avec le plus grand sang-froid, les serpents vert d'or que vous avez vus dans le sureau étaient justement mes trois filles, et il est maintenant de toute évidence que vous vous êtes amouraché des beaux yeux de la plus jeune, nommé Serpentine. Je le savais déjà au jour de l'Ascension ; et comme chez moi à la maison, à ma table de travail, j'étais déjà las de leur bruit et de leur sonnerie, je criai à ces jeunes drôlesses qu'il était temps de rentrer en hâte, car le soleil baissait déjà, et elles s'étaient assez distraites en chantant et en buvant.

Il sembla à l'étudiant Anselme qu'on lui expliquait en termes précis ce qu'il avait pressenti depuis longtemps ; et bien qu'il crût voir que le sureau, le mur et le banc de gazon commençaient à tourner en rond avec tous le objets environnants, il rassembla toutes ses facultés pour parler encore, mais l'archiviste ne lui donna pas le temps de dire un seul mot. Il tira rapidement le gant de sa main gauche, et tout en mettant devant les yeux d'Anselme la pierre brillante de flammes et d'étincelles singulières d'une de ses bagues, il dit :

— Regardez donc ici, mon cher monsieur Anselme, et vous pourrez y trouver quelque plaisir.

L'étudiant regarda : ô miracle ! la pierre jeta ses rayons tout autour comme partis d'un foyer brûlant, et les rayons formèrent en se tressant ensemble un miroir du plus pur cristal, dans lequel on voyait les trois serpents d'or danser et bondir avec mille ondulations diverses, tantôt se fuyant, tantôt s'enlaçant ensemble. Et lorsque leurs corps élancés et brillants de mille étincelles venaient à se toucher, alors résonnaient de délicieux accords semblables au son de cloches de cristal, et le serpent qui était au milieu sortit comme plein de désir et d'amour la tête du miroir, et ses yeux d'un bleu sombre parlèrent.

— Me connais-tu, Anselme ? disaient-ils. Crois-tu en moi ? L'amour est dans la confiance, peux-tu aimer ?

— Ô Serpentine, Serpentine ! s'écria l'étudiant Anselme dans son délire insensé.

Mais l'archiviste Lindhorst souffla sur le miroir, les rayons retournèrent dans le foyer avec un pétillement électrique, et il n'y avait plus à la main de l'archiviste qu'une petite émeraude qu'il recouvrit de son gant.

— Avez-vous vu le petit serpent vert d'or, monsieur Anselme ? demanda l'archiviste Lindhorst.

— Ah ! Dieu, oui ! s'écria Anselme, et la charmante Serpentine !

— C'est assez pour aujourd'hui, continua l'archiviste. Du reste, si vous vous décidez à venir travailler chez moi, vous verrez assez souvent ma fille, et je vous procurerai ce plaisir lorsque vous vous serez bravement comporté, c'est-à-dire lorsque vous aurez copié chaque signe avec l'exactitude et la fidélité les plus grandes. Mais vous ne venez jamais chez moi, bien que le greffier Heerbrand m'ait annoncé votre prochaine visite et que je vous aie attendu pendant plusieurs jours.

Quand l'archiviste eut prononcé le nom d'Heerbrand, il sembla à Anselme qu'il eût remis le pied sur la terre, qu'il était l'étudiant Anselme et avait devant lui l'archiviste Lindhorst. Le ton indifférent que celui-ci gardait en parlant faisait un choquant contraste avec les apparitions surprenantes qu'il évoquait en vrai nécromant. C'était quelque chose d'effroyable qui se trouvait encore augmenté par le regard perçant de ses yeux brillants de lumière, qui s'élançaient des cavités de sa figure osseuse, maigre et ridée, comme d'une cage. L'étudiant Anselme fut encore une fois puissamment saisi de cette sensation mystérieuse qui s'était déjà emparée de lui au café, lorsque l'archiviste avait raconté tant de choses extraordinaires. Il se remit avec peine ; et lorsque l'archiviste lui demanda de nouveau : – Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ? alors il prit sur lui de lui raconter tout ce qui lui était arrivé devant la porte de la maison.

— Cher monsieur Anselme, lui dit l'archiviste lorsque l'étudiant eut terminé son récit, je connais très bien la femme aux pommes dont il vous plaît de me parler, c'est une fatale créature qui me joue toutes sortes de mauvais tours, et qui s'est fait bronzer pour empêcher, sous la forme d'un marteau de porte, vos agréables visites ; c'est, en effet, intolérable. Voudriez-vous, estimable monsieur Anselme, si vous venez demain à midi chez moi, et si vous remarquez de nouvelles grimaces où des grognements, lui jeter sur le nez quelques gouttes de cette liqueur, et tout se dissipera aussitôt. Et maintenant, adieu !

Mon cher Anselme, je m'en vais assez rapidement, je ne vous invite pas à vous en revenir à la ville avec moi. Adieu, au revoir, à demain à midi !

L'archiviste donna à l'étudiant Anselme un petit flacon renfermant une liqueur couleur d'or, et il s'éloigna rapidement ; de sorte que dans l'épais crépuscule qui était survenu pendant ce temps, il paraissait plutôt voler vers la vallée que d'y descendre en marchant. Déjà il était près du jardin Cosel, lorsque le vent s'engouffra dans sa vaste redingote et en écarta les pans l'un de l'autre, de sorte qu'ils s'étendirent dans l'air, et il sembla à l'étudiant Anselme, qui suivait l'archiviste d'un œil émerveillé, qu'un gros oiseau étendait ses ailes pour s'envoler. Et tandis que l'étudiant était ainsi immobile dans l'obscurité, un grand vautour gris-blanc s'éleva dans les airs avec un cri bruyant, et d'après ses remarques l'objet blanc qu'il avait pris toujours pour l'archiviste qui s'éloignait devait être le vautour, autrement il lui eût été impossible de comprendre ce que l'archiviste était devenu.

— Il peut s'être envolé aussi en personne naturelle, se dit Anselme à lui-même, car je comprends et je vois que toutes ces figures étranges d'un monde lointain et merveilleux, qui ne m'apparaissaient autrefois que dans mes rêves les plus remarquables, sont entrées dans ma vie réelle pour se mettre en relation avec moi. Qu'il soit ce qu'il doit en être. Tu vis et brûles dans mon cœur, belle, charmante Serpentine ! toi seule peux apaiser le désir immense qui déchire mon âme. Ah ! quand pourrai-je voir tes beaux yeux, chère Serpentine ?

Ainsi parla l'étudiant Anselme à demi-voix.

— C'est un nom impie de païen, grommela auprès de lui la voix de basse d'un passant qui rentrait en ville.

L'étudiant Anselme s'aperçut à temps de l'endroit où il se trouvait, et s'éloigna d'un pas rapide tout en se disant en lui-même :

— Ne serait-ce pas un véritable malheur si j'allais maintenant être rencontré par le recteur Paulmann ou le greffier Heerbrand ? mais il ne rencontra ni l'un ni l'autre.

Cinquième veillée

MADAME ANSELME CONSEILLÈRE AULIQUE.
CICERO DE OFFICIIS.
LA VIEILLE LISE.
L'ÉQUINOXE.

— Il n'y a absolument rien à faire avec Anselme, dit un jour le recteur, tous mes conseils, toutes mes exhortations sont inutiles, il ne veut s'appliquer à rien, bien qu'il possède les meilleures études d'école, qui sont pourtant la base de tout.

Mais le greffier Heerbrand lui répondit en souriant avec mystère et finesse :

— Donnez à Anselme, mon cher recteur, le temps et l'espace ; c'est un singulier sujet, mais il est capable, et quand je dis capable, cela signifie futur secrétaire intime ou même conseiller de la cour.

— De la cour ! dit le recteur dans le plus grand étonnement, ce mot lui semblant difficile à digérer.

— Chut, continua le greffier Heerbrand, je sais ce que je sais ; déjà depuis quelques jours il fait des copies chez l'archiviste Lindhorst, et celui-ci me disait hier au soir en prenant le café :

— Vous m'avez recommandé un homme intelligent, mon honorable, il fera son chemin. Et maintenant réfléchissez aux personnes qui sont dans la société de l'archiviste. Mais, taisons-nous, nous en reparlerons.

En achevant ces paroles, le greffier sortit avec un malicieux sourire et laissa le recteur immobile de surprise et de curiosité dans son fauteuil. Mais ce discours avait aussi fait sur Véronique une certaine impression.

— N'ai-je pas toujours eu l'idée, se disait-elle à elle-même, que monsieur Anselme est un jeune homme spirituel, aimable, qui peut aller loin ? Si je savais seulement qu'il eût de l'inclination pour moi ! Mais le soir où nous allions en gondole sur l'Elbe ne m'a-t-il pas deux fois serré la main ? Ne m'a-t-il pas pendant le duo que nous chantions ensemble jeté un regard tout singulier qui m'a été jusqu'au cœur ? Oui ! oui ! il m'aime réellement, et moi ?

Véronique, comme les jeunes filles le font d'habitude, s'abandonna aux doux rêves d'un joyeux avenir. Elle se voyait madame la conseillère de la cour, habitait un bel appartement dans la rue du Château, ou bien sur le nouveau marché, ou aussi dans la rue Maurice. Son nouveau chapeau, son dernier châle turc lui allaient admirablement, elle déjeunait dans un élégant négligé sur son balcon, tout en donnant à la cuisinière des ordres pour la journée.

— Surtout ne me gâtez pas ce plat, c'est le mets favori du conseiller.

Des élégants levaient les yeux vers elle en disant :

— C'est cette femme divine ! la conseillère de la cour ! son bonnet de dentelle lui sied à ravir !

La conseillère intime Ypsilon envoie son domestique et fait demander s'il plairait à madame la conseillère de la cour d'aller aujourd'hui en voiture aux bains de Link ?

— Mille compliments, je vous prie, je suis déjà engagée à un thé chez la présidente Tz…

Alors arrive le conseiller de la cour Anselme, qui a terminé ses affaires de bonne heure ; il est habillé à la dernière mode.

— Eh quoi ! déjà dix heures ! s'écrie-t-il en faisant sonner sa montre à répétition et en donnant un baiser à sa femme, comment te portes-tu, ma chère petite femme ! Sais-tu ce que j'ai là pour toi ! dit-il, et il tire de la poche de son gilet une paire de boucles d'oreilles montées dans le dernier goût, qu'il lui attache lui-même aux oreilles en place de celles qu'elle porte.

— Ah ! les jolies boucles d'oreilles ! s'écrie tout haut Véronique, et elle s'élance de sa chaise en jetant son travail pour en voir l'effet dans la glace.

— Eh bien ! qu'est-ce ! dit le recteur Paulmann, qui, enfoncé dans le *Cicero de officiis,* laisse presque tomber son livre, avons-nous des attaques de folie comme Anselme ?

Mais au même instant Anselme, que l'on n'avait pas vu depuis plusieurs jours, entra dans la chambre au grand étonnement et à l'effroi de Véronique, car en effet toute sa manière d'être était changée. Avec une certaine assurance, qui ne lui était pas naturel, il parla d'autres tendances de sa vie qui lui avaient été éclaircies par de riches horizons que l'on avait déployés devant lui, horizons, il est vrai, trop vastes pour bien des yeux.

Le recteur Paulmann en se rappelant les paroles mystérieuses du greffier Heerbrand devint encore plus embarrassé et put à peine prononcer une syllabe. Mais Anselme, après avoir parlé de travaux pressants auprès de l'archiviste Lindhorst, et après avoir baisé la main de Véronique avec une grâce élégante, avait déjà descendu les marches et était parti.

— Voilà déjà l'homme de cour, se dit Véronique à elle-même, et il m'a baisé la main sans glisser ou me marcher sur les pieds comme autrefois. Il m'a lancé un tendre coup d'œil, il m'aime dans le fond.

Véronique de nouveau s'abandonna à ses rêves ; toutefois une apparition ennemie se dressait toujours au-devant de ces riantes images de sa vie de conseillère aulique, et elle semblait rire moqueuse et dire :

— Tout cela est très ordinaire, très prosaïque, et n'est même pas vrai, car Anselme ne sera jamais ni conseiller aulique ni ton mari. Il ne t'aime pas malgré tes yeux bleus, ta fine taille et tes jolies mains.

Alors Véronique se sentait le cœur glacé et un profond effroi dissipait toute la joie avec laquelle elle s'était vue en bonnet de dentelles et parée d'élégantes boucles d'oreilles.

Des pleurs tombaient presque de ses yeux, et elle s'écria à voix haute :

— Ah ! c'est vrai ! il ne m'aime pas et je ne deviendrai jamais conseillère aulique.

— Ce sont des fables de roman, des fables de roman ! dit le recteur Paulmann en saisissant sa canne et son chapeau ; et il s'en alla courroucé et en grande hâte.

— Cela manquait encore ! reprit Véronique avec un soupir ; et elle éprouva un sentiment d'envie en pensant à sa jeune sœur âgée de douze ans, qui, sans prendre part à tout ceci, avait continué sa tapisserie à son métier. Pendant tout ceci, trois heures étaient arrivées, et il restait juste le temps nécessaire pour ranger la chambre et préparer le café sur la table, car mesdemoiselles Osters s'étaient invitées chez leur amie. Mais derrière la petite armoire que dérangeait Véronique, derrière le livre de musique qu'elle ôtait du clavier, derrière chaque tasse ou cafetière qu'elle sortait du buffet, s'élançait toujours l'apparition comme une mandragore en riant moqueuse et faisant claquer ses doigts en pattes d'araignée en criant :

— Il ne sera pas ton mari ! il ne sera pas ton mari !

Et quand alors elle laissait tout là et se retirait au milieu de la chambre elle se dressait derrière le poêle avec un nez gigantesque et disait en grommelant :

— Non, il ne sera pas ton mari !

— N'entends-tu rien, ne vois-tu rien, sœur ? disait Véronique, qui toute tremblante n'osait plus se bouger.

Francine se levait calme et tranquille de son métier de broderie et disait :

— Mais qu'as-tu donc aujourd'hui, ma sœur ! tu jettes chaque chose l'une sur l'autre de manière à tout casser, je vais t'aider.

Mais déjà les jeunes filles entraient en riant à gorge déployée, et bientôt Véronique s'aperçut qu'elle avait pris le couvercle du poêle pour une figure, et le bruit de la porte mal fermée pour des paroles ennemies ; mais elle ne put se remettre si vite que les amies ne pussent remarquer sa préoccupation inusitée, sa pâleur et l'air de trouble répandu sur son visage. Et lorsque laissant là toute idée joyeuse, elles pressèrent leur amie de leur dire ce qui lui était arrivé, Véronique dut avouer qu'elle s'était trouvée dominée par des idées étranges, et qu'elle avait tout à coup en plein jour été saisie d'une singulière crainte de revenants. Et elle raconta avec tant d'expression comment de tous les coins de la chambre un petit homme gris s'était moqué d'elle, que madame Osters commença à regarder craintive de tous côtés et à se trouver peu rassurée. Alors Francine entra avec le café fumant, et toutes trois se remettant aussitôt commencèrent à rire de leur sottise.

Angélique, c'était le nom de la plus âgée des demoiselles Osters, était fiancée à un officier qui se trouvait à l'armée, et qui était resté si longtemps sans donner de ses nouvelles qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût mort ou au moins gravement blessé. Angélique avait été longtemps plongée dans le plus complet découragement, mais aujourd'hui elle était joyeuse jusqu'à l'abandon. Véronique s'en étonna et lui en demanda la raison.

— Ma chère amie, dit Angélique, pourrais-tu croire que je ne porte pas toujours mon Victor dans mon cœur, mes sens et ma pensée ? Mais c'est cela même qui me rend si joyeuse, ah Dieu ! si heureuse dans tout mon être. Mon Victor est bien portant et bientôt je vais le revoir avec le grade de capitaine, décoré du signe de l'honneur conquis par sa bravoure. Une forte blessure mais sans aucun danger, suite d'un coup de sabre donné au bras droit par un hussard ennemi, l'empêche de m'écrire, et le changement subit du lieu de séjour de son régiment, qu'il ne veut pas quitter, le met encore dans l'impossibilité de me donner de ses nouvelles ; mais ce soir il apprendra la manière dont sa guérison doit être hâtée. Demain il part pour revenir, et il recevra au moment de monter en voiture sa nomination au grade de capitaine.

— Mais, chère Angélique, dit Véronique, comment sais-tu tout cela ?

— Ne te moque pas de moi, ma bonne amie, lui répondit Angélique, car si tu le faisais, le petit homme gris pourrait pour te punir allonger le cou vers toi de derrière ce miroir. Mais c'est assez, je ne peux m'empêcher de croire à certaines choses pleines de mystère qui assez souvent se sont présentées visiblement, je veux dire d'une manière palpable, dans ma vie. En tout il ne me paraît ni si étonnant ni si incroyable qu'à bien d'autres qu'il y ait des gens qui possèdent une seconde vue qu'ils peuvent évoquer par des moyens qu'ils savent infaillibles pour eux.

Il y a dans cette ville une vieille femme qui possède cette faculté à un point remarquable. Elle ne prophétise pas, comme les autres gens de la sorte, avec des cartes, du plomb fondu, ou du marc de café, mais d'après certaines préparations auxquelles la personne qui interroge prend part ; il apparaît dans un miroir bien clair de cristal poli un singulier mélange de différentes figures que la vieille explique, et c'est d'elle que vient la réponse à la demande.

Hier soir j'allai chez elle et j'obtins sur mon Victor ces nouvelles, dont je ne mets nullement en doute la véracité.

Le récit d'Angélique jeta dans l'esprit de Véronique une étincelle qui enflamma instantanément en elle la pensée de consulter la vieille sur Anselme et les espérances qu'elle fondait sur lui. Elle apprit que la vieille s'appelait madame Rauerin et demeurait devant la porte de Mer dans une rue très retirée, et qu'on ne la trouvait absolument chez elle que le mardi, le mercredi et le vendredi depuis sept heures du soir jusqu'au lendemain au lever du soleil. Elle aimait surtout qu'on se rendit seule chez elle.

C'était justement un mercredi, et Véronique résolut sous le prétexte d'accompagner jusque chez elles les demoiselles Osters d'aller visiter la vieille : ce qu'elle fit en effet.

À peine eut-elle pris congé au pont de l'Elbe de ses voisines, qui demeuraient dans la nouvelle ville, qu'elle se dirigea rapidement du côté de la porte de Mer, et se trouva bientôt dans la rue étroite et déserte au bout de laquelle elle aperçut la petite maison rouge où la femme Rauerin devait demeurer.

Elle eut peine à se défendre d'un secret sentiment d'effroi et même d'un frissonnement intérieur lorsqu'elle se trouva devant la porte de la maison. Enfin elle domina tout sentiment répulsif et tira la sonnette. La porte s'ouvrit; et elle chercha dans l'obscurité d'un grand corridor l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, d'après la description d'Angélique.

— Madame Rauerin ne demeure-t-elle pas ici? s'écria-t-elle dans le vestibule vide, car personne ne se montrait. Alors, en guise de réponse, retentit un long miaou, et un gros chat noir faisant le gros dos et remuant la queue s'avança gravement à sa rencontre jusqu'à la porte de la chambre, qui s'ouvrit au second miaulement.

— Ah! te voilà, ma fille! tu es déjà venue, entre, entre!

Ainsi s'écria en entrant une personne dont l'aspect rendit Véronique immobile.

C’était une femme grande, maigre, entourée de haillons noirs. En parlant son menton pointu et projeté en avant vacillait ; sa bouche, démeublée de dents et ombragée d’un nez osseux semblable au bec d’un oiseau de proie, se contractait pour sourire effroyablement, et ses yeux brillants de chat flamboyaient en jetant des étincelles à travers ses lunettes ; des cheveux noirs et en brosse se dressaient sur sa tête en s’échappant du mouchoir bariolé qui l’enveloppait ; mais deux grandes taches de brûlure, qui, partant de la joue gauche, s’étendaient jusqu’au-delà du nez, rendaient horrible son dégoûtant aspect.

L’haleine manqua à Véronique, et le cri qui allait s’échapper de sa poitrine devint seulement un profond soupir lorsque la main osseuse de la sorcière prit la sienne pour la mener dans la chambre.

Là tout était en mouvement : c’était un mélange de jurements, de miaulements, de cris, de piaulements, à en perdre la tête. La vieille frappa de son poing sur la table en criant :

— Paix, vous, drôles !

Les chats remontèrent en gémissant sur le haut ciel du lit ; de petits singes se glissèrent sous le poêle, et un corbeau se mit à voler autour du miroir. Seulement le matou noir, comme si ces paroles offensantes ne s’adressaient pas à lui, resta tranquille sur le fauteuil rembourré sur lequel il était monté tout d’abord. Aussitôt que le calme se fut établi Véronique reprit courage. Ce n’était plus aussi effrayant que sous le vestibule, la femme même lui parut moins affreuse. Alors seulement elle promena ses regards dans la chambre. Partout de laids animaux empaillés étaient suspendus au plafond, une foule d’ustensiles inconnus étaient placés en tas sur le parquet, et dans la cheminée brûlait un petit feu bleuâtre qui de temps en temps crachait des étincelles jaunes. Mais alors un bruit éclata de haut en bas, et des chauves-souris repoussantes, ayant comme des visages humains grimaçant le sourire, voltigeaient çà et là, et de temps en temps une flamme s'élevait et léchait le mur noirci, et alors retentissaient des plaintes qui hurlaient et déchiraient les oreilles.

Véronique était oppressée de crainte.

— Avec permission, ma bonne demoiselle, dit la vieille en souriant, et elle prit un petit balai, et après l'avoir trempé dans un chaudron de cuivre aspergea la cheminée.

Alors le feu s'éteignit, et la chambre comme par l'épaisseur de la fumée fut plongée dans l'obscurité la plus complète ; mais bientôt la vieille, qui était entrée dans le cabinet voisin, revint avec une lumière allumée, et Véronique ne vit plus aucun des animaux ni tous les ustensiles : c'était une chambre pauvrement meublée.

La vieille s'approcha d'elle et lui dit d'une voix forte :

— Je sais ce que tu viens me demander, ma fille ; je gage que tu voudrais savoir si tu épouseras Anselme lorsqu'il sera devenu conseiller aulique.

Véronique resta glacée d'étonnement et d'effroi ; mais la vieille continua ainsi :

— Tu m'as déjà raconté tout cela à la maison, chez ton père, lorsque tu avais la cafetière devant toi, j'étais la cafetière, ne m'as-tu pas reconnue ? Ma chère, laisse là Anselme : c'est un vilain homme qui a foulé mes filles aux pieds, mes petites filles les pommes avec leurs joues rouges qui lorsque les gens les ont achetées reviennent de leurs poches dans mon panier. Il s'est uni avec le vieux ; avant-hier il m'a jeté au visage une drogue maudite qui m'a presque aveuglée. Tu peux en voir encore les taches de brûlure. Ma fille, laisse-le là, laisse-le là. Il ne t'aime pas, car il est épris du serpent vert d'or. Il ne sera jamais conseiller aulique puisqu'il se placera parmi les salamandres, et il veut épouser le serpent ; laisse-le, laisse-le.

Véronique, qui était douée d'un caractère ferme, avait bientôt surmonté ses frayeurs de jeune fille ; elle recula d'un pas, et dit d'un ton sérieux et calme :

— Vieille, j'ai entendu parler de votre talent à lire dans l'avenir, et je voudrais savoir de vous (peut-être suis-je trop curieuse et trop impatiente) si Anselme, que j'aime et j'estime, ne m'appartiendra pas un jour. Si, au lieu de remplir mon désir, vous voulez me troubler de votre bavardage insensé, vous agissez alors mal avec moi, car je sais que vous avez accordé à d'autres ce que j'attends de vous. Puisque vous connaissez, à ce qu'il paraît, mes plus secrètes pensées, il vous serait peut-être facile de me dévoiler bien des choses qui m'inquiètent et me tourmentent maintenant ; mais, après vos folles calomnies sur le bon Anselme, je ne veux plus rien savoir de vous. Bonne nuit !

Véronique voulait sortir ; mais la vieille se jeta à ses pieds en pleurant et en gémissant, et lui dit en la retenant par sa robe :

— Ma chère Véronique ! ne reconnais-tu donc plus la vieille Lise qui t'a si souvent portée dans ses bras, et qui t'a soignée et dorlotée ?

Véronique en croyait à peine ses yeux ; car elle reconnaissait sa nourrice, bien changée il est vrai par son grand âge et surtout par les brûlures de son visage ; sa nourrice, qui avait disparu depuis bien des années de la maison de son père. À cette époque aussi la vieille avait un tout autre aspect. Elle avait en place du vilain mouchoir bariolé un bonnet vénérable, et au lieu de ses haillons noirs elle portait une robe à grandes fleurs. Elle se leva, et prenant Véronique dans ses bras elle continua ainsi :

— Ce que je t'ai dit te paraît bien fou, mais c'est cependant la vérité. Anselme m'a fait beaucoup de mal, mais sans le vouloir. Il est tombé dans les mains de l'archiviste, qui veut lui faire épouser sa fille. L'archiviste est mon grand ennemi, et je pourrais te dire de lui des choses qui te paraîtraient incompréhensibles ou te jetteraient dans un grand effroi. C'est l'homme sage, mais je suis la femme sage ; je remarque que tu as de l'inclination pour Anselme, et je veux te venir en aide de toutes mes forces afin que tu sois très heureuse et que tu fasses avec lui un mariage tel que tu le désires.

— Mais, dis-moi, au nom du ciel, Lise ! dit Véronique.

— Tais-toi, tais-toi, mon enfant, interrompit la vieille ; je sais ce que tu vas dire : je suis devenue ce que je suis parce que cela devait être, je ne pouvais faire autrement. Ainsi donc, je sais un moyen de guérir Anselme de son amour insensé pour le serpent vert, et pour l'amener dans tes bras comme le plus aimable des conseillers auliques, mais il faut que tu m'aides.

— Dis-moi franchement ce qu'il faut que je fasse, Lise, j'entreprendrai tout, car j'aime beaucoup Anselme, murmura Véronique d'une voix qui s'entendait à peine.

— Je te connais, continua la vieille, comme une fille de courage ; j'ai essayé en vain de t'envoyer coucher en te menaçant de Croquemitaine, et alors même tu ouvrais de grands yeux pour mieux le voir. Tu allais sans lumière dans les chambres les plus retirées, et tu effrayais souvent les enfants du voisin avec le peignoir à poudre de ton père. Eh bien ! si tu veux sérieusement à l'aide de mon art nommer ton mari Anselme devenu conseiller de la cour, et triompher de l'archiviste Lindhorst et du serpent vert, glisse-toi dans la première nuit d'équinoxe, à onze heures, hors de la maison paternelle et viens vers moi. J'irai avec toi au carrefour de la campagne qui est près d'ici, nous ferons ce qui sera nécessaire, et tous les prodiges que tu verras peut-être seront impuissants contre toi. Et maintenant, ma fille, bonne nuit, ton père attend déjà son souper.

Véronique s'en alla précipitamment, bien décidée à ne pas laisser passer inutilement la nuit de l'équinoxe. Car, disait-elle, Lise a raison, Anselme est attaché par des liens merveilleux, mais je l'en délivrerai, et il sera et demeurera pour toujours mon mari le conseiller aulique Anselme.

Sixième veillée

Le jardin de l'archiviste Lindhorst avec ses oiseaux moqueurs.
Le pot d'or.
L'expédiée anglaise.
Le prince des esprits.

Il est encore possible, se dit Anselme à lui-même, que la forte liqueur stomachique superfine que j'ai bue assez avidement chez monsieur Conrad ait créé toute la folle fantasmagorie qui m'a tourmenté devant la porte de l'archiviste Lindhorst ; c'est pourquoi je resterai aujourd'hui à jeun, et je me rirai alors de tout désagrément.

Comme autrefois lorsqu'il se préparait pour sa première visite à l'archiviste, il mit en portefeuille ses dessins à la plume, ses œuvres calligraphiques, ses pains d'encre de Chine et ses plumes de corbeau bien taillées ; et il allait sortir, lorsque le flacon de liqueur jaune que l'archiviste lui avait donné se trouva sous ses yeux. Alors toutes les folles aventures dont il avait été témoin lui revinrent en mémoire dans les plus vives couleurs, et un sentiment ineffable de joie et de douleur déchira son âme. Il s'écria involontairement d'une voix plaintive :

— Ah ! n'irais-je pas chez l'archiviste, seulement pour te voir, toi, charmante Serpentine ?

Dans ce moment il lui semblait que Serpentine devait être le prix d'un dangereux travail qu'il lui fallait entreprendre et que ce travail consistait à copier les manuscrits de Lindhorst. Il était persuadé que déjà à l'entrée de la maison il rencontrerait comme la dernière fois, et plus peut-être que la dernière fois, des choses extraordinaires. Il ne pensa plus à l'eau stomachique de Conrad, mais il serra vite le flacon dans la poche de son gilet pour s'en servir, comme l'archiviste le lui avait indiqué, si la marchande de pommes osait encore lui grimacer de son visage de bronze. Et en effet le nez pointu se présenta, les yeux brillants de chat jetèrent des étincelles du marteau de la porte aussitôt qu'il voulut le prendre à midi sonnant. Alors il répandit machinalement la liqueur sur le fatal visage, et il se polit et s'aplatit aussitôt en marteau brillant en forme de boule. La porte s’ouvrit, les cloches sonnèrent agréablement dans toute la maison :

— Jeune homme ! vite, vite ! cours, cours !

Il monta hardiment le bel et large escalier, et se délecta à la vapeur de rares parfums qui remplissaient la maison. Il s’arrêta un moment incertain sur le seuil, car il ne savait à laquelle de toutes ces belles portes il fallait frapper ; mais l’archiviste sortit dans une large robe de chambre de damas, et s’écria :

— Je suis ravi, mon cher Anselme, que vous m’ayez enfin tenu parole ; suivez-moi, je vous prie, car je vais vous conduire de suite dans le laboratoire.

Alors il traversa rapidement le long vestibule, et ouvrit une petite porte qui menait dans un corridor. Anselme suivit l’archiviste. Ils arrivèrent dans une salle ou plutôt dans une serre magnifique, car des deux côtés s’élevaient jusqu’au toit des plantes rares et singulières comme de grands arbres avec des feuilles et des fleurs étranges.

Une lumière éclatante et magique était répandue partout sans qu’on pût remarquer d’où elle arrivait, car on ne voyait pas une seule fenêtre. Et ainsi quand l’étudiant Anselme attachait ses yeux sur les arbres et les buissons, de longues allées semblaient se déployer à perte de vue. Dans l’ombre épaisse de cyprès au luxuriant feuillage se distinguaient des bassins de marbre d’où s’élançaient des figures fantastiques jetant des rayons de cristal qui retombaient avec le bruit de l’eau dans des calices de lis brillants. Des voix surnaturelles bruissaient et murmuraient à travers une forêt de végétaux étranges, et des senteurs délicieuses embaumaient l’air de toutes parts.

L’archiviste avait disparu, et Anselme aperçut seulement devant lui un immense buisson de fleurs de lis de feu. Enivré de ce spectacle et du doux parfum de ce jardin de fées, Anselme restait immobile à la même place comme enchanté.

Alors il entendit rire et chuchoter, et des voix moqueuses lui disaient :

— Monsieur l’étudiant, monsieur l’étudiant, d’où venez-vous donc ? Pourquoi avez-vous fait une si belle toilette, monsieur Anselme ? Voulez-vous causer avec nous de la grand-mère qui a cassé un œuf en s’asseyant dessus et du jeune élégant qui a reçu une tache sur son habit des dimanches ? Savez-vous par cœur le nouvel air que le papa niais la Berlue vous a appris ? Vous avez l’air bien drôle avec votre perruque de verre et vos bottes à revers en papier fin !

Ainsi on appelait, on jasait, on ricanait de tous les coins ; et tout près de l’étudiant, qui les aperçut seulement alors, différents oiseaux l’entouraient en voltigeant et riaient à gorge déployée. Au même instant le buisson de lis de feu s’avança vers lui, et il vit que c’était l’archiviste Lindhorst, dont la robe de chambre bigarrée de brillantes fleurs jaunes et rouges avait abusé ainsi ses yeux.

— Pardonnez-moi, mon cher monsieur Anselme, de vous avoir ainsi abandonné, dit l’archiviste, mais en passant je me suis mis à regarder mon beau cactus, qui a ouvert cette nuit ses boutons. Et mon jardin vous plaît-il ?

— Ah ! Dieu, il est d’une beauté merveilleuse, répondit Anselme, mais vos oiseaux de toute espèce se moquent un peu de mon pauvre mérite.

— Que signifient tous ces bavardages ? s’écria l'archiviste colère en se retournant du côté des bosquets. Alors un gros perroquet gris en sortit en volant, et venant se poser près de l'archiviste sur une branche de myrte, et le regardant avec une immense gravité à travers des lunettes posées sur son bec recourbé, il dit :

— Ne vous fâchez pas, monsieur l'archiviste, mes espiègles de garçons se sont encore laissé entraîner, mais monsieur le *Studiosus* en est la cause, car...

— Taisez-vous, taisez-vous, interrompit l'archiviste, je connais ces drôles, mais vous devriez les tenir un peu plus sévèrement, mon ami. Allons plus loin, monsieur Anselme !

L'archiviste traversa encore plusieurs appartements agréablement décorés d'une manière bizarre. L'étudiant avait peine à le suivre et à jeter en même temps un coup d'œil sur le mobilier éclatant et de formes singulières et sur une foule de choses inconnues qui étaient là en surabondance. Des murs couleur d'azur s'élançaient les troncs de bronze doré de hauts palmiers qui recourbaient en forme de toit leurs feuilles brillantes comme d'étincelantes émeraudes. Au milieu de l'appartement reposait sur trois lions égyptiens coulés d'un bronze foncé une table de porphyre sur laquelle était un simple pot d'or dont Anselme, lorsqu'il l'eut aperçu, ne pouvait plus détourner les yeux. On eût dit que plusieurs figures jouaient dans les mille reflets de l'or éblouissamment poli. Quelquefois il s'y voyait lui-même les bras étendus dans l'attitude du désir, hélas ! vers le sureau où Serpentine faisait ondoyer ses anneaux et le regardait la tête tour à tour haute ou baissée.

Anselme se sentit transporté d'un fou ravissement.

— Serpentine ! s'écria-t-il à voix haute.

L'archiviste Lindhorst se tourna vers lui et dit :

— Qu'avez-vous, monsieur Anselme ? Il me semble que vous appelez ma fille, et elle est dans sa chambre, à l'autre bout de la maison, à prendre des leçons de piano. Allons plus loin.

Anselme suivit la tête presque vide de pensées l'archiviste, qui marchait devant lui, et il n'entendait et ne voyait plus rien, jusqu'au moment où son guide le saisit par la main en disant :

— Nous sommes arrivés.

Anselme s'éveilla comme d'un songe et remarqua seulement qu'il se trouvait dans une haute chambre tout entourée de livres rangés, qui avait tout à fait l'apparence ordinaire des bibliothèques ou des cabinets de travail. Au milieu se trouvait une grande table et devant elle un grand fauteuil rembourré.

— Cette chambre, dit l'archiviste, est dès à présent le lieu de vos copies ; je ne sais pas encore si vous travaillerez plus tard dans la bibliothèque où vous avez prononcé le nom de ma fille, mais maintenant je désirerais me persuader de votre compétence à faire selon mes désirs et mes besoins ce que j'ai à vous confier.

L'étudiant Anselme reprit tout à fait courage et tira, non sans quelque satisfaction intérieure et dans la conviction qu'il allait réjouir l'archiviste par son talent inusité, ses dessins et ses écritures de sa poche. À peine l'archiviste eut-il vu la première feuille du manuscrit expédié avec la plus élégante anglaise possible, qu'il rit d'une manière étrange et secoua la tête ; il en fit autant à la seconde page, et ainsi de suite à toutes les autres. Le sang montait à la tête d'Anselme ; et lorsque le sourire devint à la fin moqueur et méprisant, il dit plein de mauvaise humeur :

— Monsieur l'archiviste, vous ne paraissez que médiocrement satisfait de mon mince talent ?

— Mon cher monsieur Anselme, reprit l'archiviste, vous avez de grandes et véritables dispositions, mais je vois dès à présent que je peux compter bien plus sur votre assiduité et votre bon vouloir que sur votre adresse. Cela du reste dépend peut-être du mauvais matériel que vous employez.

L'étudiant parla beaucoup de son habileté, de son encre de Chine et de ses plumes de corbeau de choix. Alors l'archiviste lui présenta la feuille d'écriture anglaise en disant :

— Jugez vous-même.

Anselme était comme frappé de la foudre, tant son écriture lui parut misérable ; il n'y avait pas de plein dans les traits, qui n'étaient pas droits ; les grosses lettres ne se distinguaient pas des petites ; des traits maladroits faits comme par des écoliers gâtaient souvent la régularité des lignes.

— Et, continua l'archiviste, votre encre ne tient pas non plus.

Il trempa le doigt dans un verre rempli d'eau, et à peine en eut-il aspergé les lettres que tout disparut complètement.

Anselme était comme si un spectre lui eût serré la gorge. Il ne pouvait pas prononcer un seul mot. Il resta là debout la malheureuse feuille à la main ; mais l'archiviste se mit à rire bruyamment et lui dit :

— Ne vous laissez pas abattre, monsieur Anselme ; ce que vous n'avez pas réussi jusqu'à ce moment vous sera peut-être ici plus facile. Commencez seulement avec courage !

L'archiviste Lindhorst alla chercher une masse noire et liquide qui répandait un parfum tout particulier, des plumes taillées avec une finesse extrême, et une feuille d'une blancheur et d'un poli particuliers, et puis en même temps un manuscrit arabe, qu'il prit dans une armoire fermée, et il quitta la chambre aussitôt qu'Anselme commença à travailler.

Anselme avait souvent copié de l'arabe, et le premier problème ne lui parut pas difficile à résoudre.

— Comment les faux traits se sont trouvés dans ma belle expédiée anglaise, disait-il, Dieu et l'archiviste Lindhorst le savent, mais je veux mourir s'ils sont de ma main.

Avec chaque mot réussi sur le parchemin il sentait renaître son habileté et son courage, et au fait il travaillait avec d'admirables plumes et l'encre mystérieuse coulait noire comme le corbeau et nette sur le parchemin éblouissant. Lorsqu'il travaillait avec tant d'ardeur et d'attention, il lui semblait que la vaste chambre solitaire devenait encore plus étrange ; et il s'était tout à fait abandonné au travail qu'il espérait terminer heureusement, lorsqu'au coup de trois heures l'archiviste l'appela de la chambre à côté pour prendre son repas. À table l'archiviste fut de la meilleure humeur ; il lui demanda des nouvelles de ses amis le recteur Paulmann et le greffier Heerbrand, et il sut raconter d'eux beaucoup de choses divertissantes. Le vieux vin du Rhin plaisait beaucoup à Anselme et le rendait plus expansif qu'il ne l'était ordinairement. À quatre heures précises il se leva pour retourner à son travail, et cette exactitude parut plaire beaucoup à l'archiviste.

Si la copie lui avait plu avant le repas, elle lui fut bien plus facile après ; il ne pouvait même comprendre l'aisance et la rapidité avec lesquelles il imitait les traits recourbés de l'écriture étrangère. Une voix semblait lui murmurer en lui-même ces mots bien distincts :

— Ah ! pourrais-tu faire cela si tu ne la portais pas dans ton cœur, si tu ne croyais pas à elle et à son amour ?

Alors tremblait dans la chambre comme une douce, bien douce vibration du cristal qui murmurait :

— Je suis près, près, près, je t'aide, sois courageux, sois ferme, cher Anselme ! je fais aussi mes efforts pour que tu sois à moi.

Et lorsque tout ravi il entendait ces paroles, les signes inconnus lui devenaient plus faciles à comprendre ; il avait à peine besoin de regarder l'original. C'était comme si les signes étaient déjà sur son parchemin en écriture plus pâle et qu'il n'eût plus qu'à les couvrir de noir avec une main exercée. Ainsi il travaillait entouré d'accords agréables et encourageants comme exhalés par un tendre souffle, jusqu'à ce que la cloche sonna six heures.

Alors l'archiviste entra dans la chambre. Il vint avec un rire singulier vers la table. Anselme se leva sans rien dire, et l'archiviste le regardait en souriant toujours d'un air moqueur ; mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur la copie, que son rire se changea en un sérieux solennel dans lequel se contractèrent les muscles de son visage. Bientôt il ne parut plus être le même. Ses yeux, qui ordinairement brillaient d'un feu étincelant, s'attachèrent sur Anselme avec une expression de douceur ineffable, une légère rougeur couvrit ses joues pâles, et au lieu de l'ironie qui d'ordinaire serrait sa bouche, ses lèvres parurent s'ouvrir gracieuses et bien formées pour prononcer des paroles pleines de sagesse et portées à la douceur. Toute sa personne devint plus grande et plus digne, sa large robe de chambre se drapa comme un manteau royal, et sur les blanches boucles placées sur son grand front ouvert se cercla un mince filet d'or.

— Jeune homme, dit-il d'un ton majestueux, j'ai connu avant que tu aies pu le pressentir tous les rapports secrets qui te lient à ce que j'ai de plus saint et de plus cher. Serpentine t'aime, et une singulière histoire dont les fils mystérieux sont tressés par un pouvoir ennemi se trouve accomplie. Si tu la possèdes et si tu conquiers le pot d'or, la dot indispensable qui est sa propriété, du combat seulement sortira ton bonheur dans une vie plus haute. Tu seras attaqué par des principes ennemis, et seulement la force intérieure que tu opposeras peut te sauver de l'avilissement et de la perte. Pendant que tu travailles ici, tu surmontes ton temps d'épreuve. La foi et la science te conduiront au but prochain si tu persévères fermement dans ce que tu auras entrepris. Porte fidèlement en ton âme celle qui t'aime, et tu verras les admirables prodiges du pot d'or, et tu seras heureux pour toujours. Adieu ! L'archiviste Lindhorst t'attend demain à midi dans son cabinet. Adieu !

L'archiviste poussa doucement Anselme jusqu'à la porte, qu'il ferma, et celui-ci se trouva dans la chambre où il avait pris son repas et dont la porte unique conduisait sur le vestibule. Tout étourdi de la singulière apparition, il resta debout devant la porte ;

alors on ouvrit une fenêtre au-dessus de lui, il leva les yeux et vit l'archiviste vieux et entouré de sa robe de chambre, comme il l'avait toujours vu, et il lui cria :

— Eh ! mon cher monsieur Anselme, pourquoi réfléchissez-vous ainsi ? Je parierais que tout cet arabe ne vous sort pas de la tête. Saluez monsieur le recteur Paulmann, si vous allez un moment chez lui, et revenez demain à midi précis. Vos honoraires pour aujourd'hui sont dans votre poche à droite.

Anselme trouva réellement le thaler luisant dans la poche indiquée, mais il n'en éprouva aucun plaisir.

— Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci, se disait-il à lui-même, mais si je marche accompagné de la folie et des fantômes, toutefois la charmante Serpentine vit et se meut dans mon cœur, et plutôt que de l'abandonner je mourrai cent fois, car sa pensée est éternelle en moi, et aucun principe ennemi ne pourra l'anéantir. Mais cette pensée est-elle autre chose que l'amour de Serpentine ?

Septième veillée

Comment le recteur Paulmann débourra
sa pipe et alla se cacher.
Rembrandt et Breughel d'enfer.
Le miroir magique du docteur Likstein contre
une maladie inconnue.

Enfin le recteur Paulmann débourra sa pipe en disant :

— Maintenant il est temps de se livrer au repos.

— Oui, répondit Véronique tourmentée de voir son père debout aussi longtemps ; il y a déjà longtemps que dix heures sont sonnées.

Mais à peine le recteur était-il dans sa chambre d'étude, en même temps sa chambre à coucher ; à peine la respiration plus forte de Francine avait-elle indiqué qu'elle était réellement bien endormie, que Véronique, qui avait fait semblant de se mettre au lit, se leva doucement, doucement s'habilla, jeta son manteau sur ses épaules, et se glissa hors de la maison.

Depuis le moment où elle avait quitté la vieille Lise, Anselme avait toujours été devant ses yeux ; elle-même ne savait pas quelle voix étrangère répétait sans cesse en son âme que la cause de sa résistance venait d'une personne ennemie qui le tenait dans des liens, qu'elle, Véronique, pouvait briser par les moyens mystérieux d'un art magique. Sa confiance en la vieille Lise allait en augmentant de jour eu jour, et même l'impression de l'inconnu et du terrible s'effaçait pour elle ; de sorte que tout le mystérieux, tout l'incroyable de ses relations avec la vieille lui apparaissaient sous la figure des aventures de romans qui avaient justement un grand attrait pour elle. Et aussi elle se leva avec le projet bien arrêté chez elle de braver même un danger et de s'abandonner aux mille événements singuliers qu'apporteraient la nuit et le jour.

Enfin la nuit d'équinoxe féconde en mystères était arrivée, nuit dans laquelle la vieille Lise lui avait promis aide et consolation ; et Véronique depuis longtemps familiarisée avec l'idée d'une promenade nocturne, se sentait pleine de courage. Rapide comme la flèche elle parcourait les rues désertes, méprisant l'orage qui mugissait à travers les airs et lui jetait au visage de larges gouttes de pluie.

La cloche de la tour de la Croix sonnait onze heures avec un tintement sourd et tremblant, lorsque Véronique s'arrêta, traversée par la pluie, devant la porte de la vieille.

— Eh ! ma chère ! ma chère ! déjà ici, attends ! attends ! cria une voix partie d'en haut ; et aussitôt la vieille était là chargée d'une corbeille et accompagnée de son matou.

— Allons, dit-elle, et faisons tout ce qu'il faut et qui réussit dans la nuit.

Et en disant ces paroles la vieille prit la froide main de la tremblante Véronique, à qui elle donna la corbeille à porter tandis qu'elle atteignait elle-même un chaudron, un trépied et une pelle.

Lorsqu'elles arrivèrent dans la plaine il ne pleuvait plus, mais l'orage était devenu plus fort et gémissait avec mille voix dans les airs.

Un cri de douleur affreux et déchirant l'âme résonna parti des nuages, qui, dans leur fuite rapide, se rassemblaient en boule et enveloppaient tout dans une épaisse obscurité.

Mais la vieille marchait avec rapidité hurlant d'une voix perçante :

— Éclaire, éclaire, mon jeune homme !

Alors des éclairs bleus ondulaient et se croisaient devant elles, et Véronique remarquait que le chat sautait autour d’elles et éclairait la route en crachant des étincelles bruyantes. Et elle entendait son cri sinistre et plein d’angoisse lorsque la tempête se taisait un moment. La respiration était prête à l’abandonner, il lui semblait que des griffes d’un fer froid saisissaient son cœur ; elle s’écria en se serrant contre la vieille :

— Maintenant tout doit s’accomplir, qu’il en arrive ce qu’il doit arriver !

— Très bien, mon enfant, reprit la vieille, reste toujours ainsi courageuse, et je te donnerai quelque chose de très beau, et Anselme par-dessus le marché !

Enfin la vieille s’arrêta et dit :

— C’est ici l’endroit !

Elle creusa un trou dans la terre, y secoua des charbons, et posa dessus le trépied, sur lequel elle mit son chaudron.

Tout ceci était accompagné de gestes étranges, et pendant ce temps le matou formait un cercle autour d’elles. Sa queue jetait des étincelles qui figuraient un anneau de feu. Bientôt les charbons rougirent, et enfin des flammes bleues s’élancèrent de dessous le trépied. Véronique dut laisser son manteau et son voile et s’accroupir auprès de la vieille, qui saisit sa main et la serra fortement en la fixant de ses yeux étincelants.

Bientôt les masses singulières que la vieille avait apportées et jetées dans le chaudron, étaient-ce des fleurs, des métaux, des herbes, des animaux ? on ne pouvait le distinguer, commencèrent à bouillir avec bruit. La vieille lâcha la main de Véronique, prit une cuiller de fer qu’elle plongea dans ces objets en fusion et la remua fortement, tandis que sur son ordre Véronique attachait sur le chaudron son regard fixe et pensait à Anselme. Alors la sorcière jeta encore, avec le reste du métal brillant, une boucle de cheveux que Véronique s'était coupée sur le sommet de la tête, et aussi un petit anneau qu'elle avait longtemps porté. Et en faisant cela elle poussait des sons inintelligibles qui retentissaient affreusement dans la nuit, et le matou dans sa course incessante pleurait et gémissait.

Figure-toi, cher lecteur, que tu te trouves au 23 septembre en voyage pour Dresde. On a en vain essayé de t'arrêter à la dernière station, l'hôte amical t'a représenté qu'il pleut et vente trop, et qu'il n'est pas en outre très prudent de voyager ainsi dans l'obscurité pendant une nuit d'équinoxe ; mais tu veux absolument partir.

Et tandis que ta voiture s'avance dans la nuit, tu aperçois dans le lointain une lueur singulière, et, à mesure que tu approches, tu distingues un anneau de feu au milieu duquel deux figures sont assises auprès d'un chaudron et entourées d'une épaisse fumée d'où s'élancent des rayons et des étincelles rouges. Le chemin passe droit à travers ; mais les chevaux reculent et se cabrent, le postillon jure, prie et les fouette pour les faire marcher, mais ils ne bougent pas de la place. Involontairement tu te jettes en bas de la voiture et t'avances quelques pas, et là tu vois une belle jeune fille en légers vêtements de nuit agenouillée près du chaudron. L'orage à dénoué ses tresses, et ses longs cheveux châtains flottent au gré du vent.

Au milieu du feu éblouissant qui s'élance en flammes de dessous le trépied est la figure belle comme les anges ; mais l'effroi a répandu sur elle la pâleur de la mort, et il se décèle dans son regard fixe, ses sourcils remontés, sa bouche ouverte toute grande pour pousser un cri qui ne peut sortir de sa poitrine oppressée. Ses petites mains jointes ensemble sont convulsivement levées vers le ciel, comme si elle appelait son bon ange pour la protéger contre les monstres de l'enfer, qui, obéissant au charme puissant, vont bientôt paraître. Ainsi agenouillée, elle ressemble à une statue de marbre. En face d'elle est accroupie sur le sol une femme grande, maigre, au teint cuivré, au nez pointu, aux yeux de chat pleins de feu ; ses bras nus et osseux sortent de son manteau, et en retournant son infernal bouillon elle rit et appelle d'une voix bruyante à travers les mugissements de la tempête.

Je le crois, cher lecteur, tu ne connais pas la crainte ; mais à la vue de ce tableau de Rembrandt ou de Breughel d'Enfer mis en action, tes cheveux se dressent sur ta tête. Toutefois, ton regard ne peut se détacher de cette jeune fille mêlée dans ces sorcelleries diaboliques ; le coup électrique qui fait trembler tes nerfs et tes fibres éveille en toi avec la rapidité de l'enfer l'idée courageuse de braver la puissance du cercle de feu, et cette pensée dissipe ta peur. Tu veux protéger la jeune fille lors même que tu devrais tirer ton pistolet de ta poche et tuer la vieille sans plus de façon ; mais tout en pensant à cela tu t'écries :

— Holà ! ou bien : Que se passe-t-il donc là ?

Le postillon souffle dans son cor de toute son haleine, la vieille se pelotonne dans son chaudron, et tout disparaît d'un seul coup dans une épaisse vapeur.

Je ne demanderai pas si tu trouves la jeune fille que tu cherches avec tant d'ardeur dans la nuit... mais le charme de la vieille femme est rompu...

Mais ni toi, cher lecteur, ni un autre quel qu'il soit ne vîntes sur la route dans la nuit du 23 septembre, nuit d'orage et favorable aux opérations magiques, et Véronique dut attendre auprès du chaudron dans une mortelle angoisse que l'œuvre fût terminée. Elle entendit bien autour d'elle des bruits, des mugissements, et aussi beugler et caqueter des voix épouvantables ; mais elle n'ouvrit pas les yeux, car elle sentait que la vue des objets terribles, affreux qui l'entouraient lui ferait perdre la raison. La vieille avait cessé de retourner le contenu de son chaudron, la vapeur devenait de moins en moins épaisse, et à la fin une petite flamme brûla sous le chaudron. Alors la vieille s'écria :

— Véronique, mon enfant, ma chère, regarde au fond, qu'y vois-tu donc, qu'y vois-tu donc ?

Mais Véronique ne pouvait répondre, bien qu'il lui semblât que des figures confuses se mouvaient ensemble dans le chaudron, et ces figures devenaient de plus en plus distinctes. Tout d'un coup l'étudiant Anselme en sortit avec un visage riant et en lui tendant les mains. Alors elle s'écria :

— Ah ! Anselme ! Anselme !

Aussitôt la vieille ouvrit un robinet qui se trouvait au chaudron, et le métal en feu s'élança en sifflant et en craquant dans une petite forme qu'elle venait de poser là.

Alors la vieille sauta en l'air et coassa en faisant des gestes hideux :

— L'œuvre est accomplie ! Je te remercie, ma fille, tu as veillé... Hui ! hui ! il vient ! Mors-le à mort, mors-le à mort !

Mais il s'éleva dans l'air un bruit terrible ; on aurait cru entendre le bruit du battement des ailes d'un aigle immense, et une voix épouvantable cria :

— Eh ! eh ! vous, racailles, c'est fini, c'est fini, rentrez !

La vieille se jeta à terre en hurlant ; mais Véronique perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle il était grand jour ; elle était couchée dans son lit, et Francine était debout devant elle, une tasse de thé fumant à la main, et lui disait :

— Mais, dis-moi, sœur, qu'as-tu donc ? Il y a déjà plus d'une demi-heure que je suis là devant toi. Tu pleures, tu gémis dans le délire de la fièvre, et tu nous as tous rendus bien inquiets. Aujourd'hui le père n'a pas été à sa classe à cause de toi, et il va rentrer à l'instant avec le docteur.

Véronique prit le thé sans rien dire. Pendant qu'elle le buvait, les affreux tableaux de la nuit se présentaient devant ses yeux.

— Tout ceci, se disait-elle, n'est-il donc qu'un rêve qui m'a tourmentée ? Mais je suis allée réellement hier chez la vieille et c'était bien le 23 septembre. Cependant je suis malade depuis hier, et je me suis imaginé tout ceci. Rien autre chose ne m'a fait mal que l'éternelle pensée d'Anselme et de cette vieille femme étrange qui s'est donnée pour la vieille Lise, et qui s'est aussi moquée de moi.

Francine, qui venait de sortir, revint tenant à la main le manteau de Véronique tout traversé d'eau.

— Vois, sœur, dit-elle, ce qui est arrivé à ton manteau. L'orage, pendant la nuit, a ouvert la fenêtre et renversé la chaise sur laquelle il était placé, et il a tant plu à l'intérieur qu'il a été inondé.

Alors Véronique eut le cœur serré, car elle vit que ce n'était pas un songe qui l'avait tourmentée, mais qu'elle avait été bien réellement trouver la vieille. Alors elle fut saisie d'effroi et le frisson de la fièvre fit trembler tous ses membres. Dans ce tremblement convulsif elle tira la couverture sur elle; mais sa poitrine éprouva l'impression d'un corps dur, et lorsqu'elle y porta la main elle sentit comme un médaillon. Francine étant sortie avec le manteau, elle regarda l'objet : c'était un petit miroir rond de métal poli.

— C'est un présent de Lise! dit-elle vivement.

Et elle crut voir s'élancer du miroir des étincelles qui pénétraient dans sa poitrine et lui apportaient une chaleur bienfaisante. Le frisson de la fièvre disparut, et elle fut inondée d'un sentiment ineffable de bien-être et de plaisir. Il lui fallait penser à Anselme; et à mesure que sa pensée se dirigeait toujours plus violemment vers lui, il lui souriait amicalement du miroir comme un portrait vivant en miniature. Mais bientôt il lui semblait qu'elle ne voyait plus le portrait, mais bien Anselme lui-même. Il était assis dans une grande salle singulièrement ornée, où il écrivait avec ardeur. Véronique voulait s'approcher de lui, lui frapper sur l'épaule et lui dire : « Monsieur Anselme, retournez-vous donc, je suis là ! » mais il lui était impossible, car il paraissait entouré d'un fleuve éclatant de feu; et quand Véronique regardait ce fleuve avec attention, c'étaient de grands livres dorés sur tranche. Mais elle parvint à rencontrer les yeux d'Anselme : il lui sembla à son aspect rêver d'abord à elle; puis enfin il lui sourit en disant :

— Ah! c'est vous, mademoiselle Paulmann! Mais pourquoi donc prenez-vous de temps en temps la forme d'un serpent ?

Ces paroles étranges faisaient rire Véronique aux éclats. Alors elle s'éveilla comme d'un songe, et elle cacha bien vite le petit miroir ; car la porte s'ouvrait, et son père entrait dans la chambre avec le docteur Likstein.

Le docteur se dirigea aussitôt du côté du lit, tâta longtemps le pouls de Véronique d'un air préoccupé et dit alors :

— Eh ! eh !

Là-dessus il écrivit une ordonnance, tâta encore le pouls et répéta de nouveau :

— Eh ! eh !

Et il quitta la patiente.

Le recteur Paulmann ne put conclure de ces assertions du médecin rien de bien positif sur l'état de Véronique.

Huitième veillée

La bibliothèque des palmiers.
Sort malheureux d'un salamandre.
Comment la plume noire caressa un morceau de rave, et comment le greffier Heerbrand s'enivra.

L'étudiant Anselme travaillait déjà depuis plusieurs jours chez l'archiviste Lindhorst. Ces heures de travail étaient pour lui les plus heureuses de sa vie ; car, toujours entouré de sons agréables, des paroles encourageantes de Serpentine, touché souvent par un léger souffle qui passait en frémissant près de lui, il était inondé d'une félicité qui allait souvent jusqu'à l'excès de la joie. Toute peine, tout chagrin de son existence nécessiteuse avaient disparu de son esprit et dans la nouvelle vie qui s'ouvrait à lui tout éclatante de soleil il comprenait ces merveilles d'un monde supérieur, qui déjà l'avaient rempli d'étonnement et d'effroi. Ses copies allaient très vite, car il lui semblait qu'il transcrivait sur le parchemin des caractères connus depuis longtemps ; il lui suffisait de regarder l'original pour l'imiter avec la plus scrupuleuse exactitude. Outre les moments de repos, l'archiviste se faisait voir de temps en temps ; mais il apparaissait toujours juste à l'instant où Anselme venait de terminer la dernière ligne d'une page. Il lui en donnait une autre, et le quittait de nouveau, sans prononcer une seule parole, mais après avoir touché l'encre avec un petit bâton noir et avoir remplacé les plumes par d'autres toutes neuves et plus fraîchement taillées.

Un jour, lorsque Anselme au coup de midi avait déjà monté les portes de l'escalier, il trouva fermée la porte par laquelle il entrait ordinairement, et l'archiviste Lindhorst apparut de l'autre côté dans sa robe de chambre singulière et tout ornée de fleurs brillantes. Il lui cria :

— Aujourd'hui nous entrons ici, mon cher monsieur Anselme, car le maître de Bhogovotgita nous attend dans cette chambre.

Il traversa le corridor et conduisit Anselme à travers les chambres et les salles qu'il avait vues le premier jour. Anselme s'étonna encore de la magnificence du jardin ; mais il vit alors distinctement que plusieurs fleurs singulières pendantes dans les sombres bosquets étaient des insectes étincelants des plus vives couleurs, qui voltigeaient de toutes parts et qui en dansant entre eux semblaient se caresser en faisant tourner leurs trompes. Au contraire les oiseaux, de couleur rose et bleu de ciel, étaient des fleurs odorantes, et leur parfum, qu'elles répandaient à l'envi, s'émanait de leurs calices avec des bruits délicieux qui se mêlaient au clapotement des fontaines éloignées, au murmure des grands arbrisseaux et des arbres en formant des accords d'une plaintive mélancolie. Les oiseaux moqueurs qui la première fois l'avaient raillé et persiflé voltigeaient autour de sa tête en criant sans cesse de leurs voix déliées :

— Monsieur l'étudiant, monsieur l'étudiant ! n'allez pas si vite, ne regardez pas les nuages, vous pourriez tomber sur le nez ! Hé ! hé ! monsieur l'étudiant, mettez sur vous le manteau à poudrer, compère *schuhu* vous frisera le toupet !

Et tous ces sots bavardages durèrent jusqu'à ce qu'Anselme eut quitté le jardin.

L'archiviste entra dans la chambre bleu azur, le porphyre et le pot d'or avaient disparu, et à leur place se trouvait une table couverte de velours violet, sur laquelle était placé le matériel d'écriture bien connu d'Anselme. Il y avait aussi un fauteuil garni de la même façon que la table.

— Mon cher monsieur Anselme, dit l'archiviste, vous m'avez copié déjà plusieurs manuscrits rapidement et à ma grande satisfaction. Vous avez acquis ma confiance ; mais le plus important reste à faire, et c'est la copie ou plutôt l'imitation d'œuvres écrites en caractères particuliers, et que je conserve dans cette chambre. Elles doivent être faites sur place. Vous travaillerez ici à l'avenir, mais je dois vous recommander l'attention la plus scrupuleuse, une tache d'encre jetée sur l'original vous précipiterait dans les plus grands malheurs.

Anselme fit la remarque que du tronc du palmier s'avançaient de petites feuilles d'un vert d'émeraude. L'archiviste prit une de ces feuilles, et Anselme vit que la feuille consistait en un rouleau de parchemin, que l'archiviste développa, et qu'il étendit sur la table. Anselme ne fut pas médiocrement surpris de l'étrangeté des replis des caractères, et en voyant la quantité de points, de traits, de lignes, d'enroulements qui semblaient représenter tantôt des plantes, tantôt de la mousse, ou bien des figures d'animaux, il fut sur le point de perdre le courage et l'espérance de reproduire exactement tant de choses, et il tomba dans de profondes réflexions.

— Ayons du cœur, jeune homme ! s'écria l'archiviste ; si tu as la foi et un véritable amour, compte sur l'aide de Serpentine.

Sa voix résonnait comme un métal sonore, et lorsqu'Anselme jeta sur lui un rapide coup d'œil, l'archiviste Lindhorst était debout en costume royal, comme il lui était apparu dans sa bibliothèque à sa première visite.

Anselme se sentit comme sur le point de tomber plein de respect à genoux devant lui ; mais il s'éleva sur les branches d'un palmier et disparut dans les feuilles d'émeraude. Anselme comprit qu'il avait parlé au prince des esprits, et que celui-ci était parti pour son cabinet de travail pour converser peut-être avec un rayon envoyé par les planètes en ambassade au sujet de ce qui devait lui arriver à lui et à Serpentine.

— Il est encore possible, pensa-t-il après, qu'il attende des nouvelles des sources du Nil, ou qu'il ait reçu la visite d'un magnat de Laponie. Ce que j'ai de mieux à faire maintenant est de me mettre au travail. Et il commença à étudier les caractères étranges du rouleau de parchemin.

L'étonnante musique du jardin vint à résonner et l'entoura des plus doux parfums ; il entendit aussi babiller les oiseaux, mais il ne comprenait pas leur langage : ce qui lui faisait plaisir. De temps en temps on aurait dit que les feuilles d'émeraude du palmier s'agitaient avec bruit, et alors retentissaient à travers la chambre les doux sons de cristal qu'Anselme avait entendus sous le sureau au jour mystérieux de l'Ascension.

Et à ces sons, à cette lumière, Anselme se sentait venir merveilleusement des forces nouvelles, et il attachait toujours plus intimement ses sens et sa pensée aux caractères tracés sur le parchemin, et il comprit bientôt que ces signes n'avaient d'autre signification que ces mots :

— Des fiançailles du salamandre avec la couleuvre verte.

Alors un fort accord de tierce partit des cloches de cristal.

— Anselme, cher Anselme ! soupira une voix venue des feuilles.

Ô miracle, la couleuvre verte descendit en ondoyant du tronc du palmier.

— Serpentine, belle Serpentine ! s'écria Anselme dans le délire d'une suprême félicité. Car en regardant avec une attention plus grande il vit une admirable jeune fille s'avançant comme en volant à sa rencontre, et elle le regardait avec ces yeux bleu foncé pleins d'un ineffable amour, ces yeux qui vivaient en son âme. Les feuilles parurent s'abaisser et s'étendre, de tous côtés des épines jaillissaient des troncs ; mais Serpentine se tournait et se glissait adroitement parmi ces obstacles, tandis qu'elle tirait après elle sa robe flottante, et comme brillante de peinture, en la serrant contre son corps souple : de cette manière, son vêtement ne resta nulle part accroché par les épines et les pointes qui s'étaient dressées en avant.

Elle s'assit auprès d'Anselme sur la même chaise, l'entourant de ses bras et le serrant contre elle, de sorte que le souffle de sa douce haleine le touchait, et qu'il sentait la chaleur électrique de son corps.

— Cher Anselme ! lui dit-elle, bientôt tu m'auras conquise par la foi et par l'amour, et je t'apporterai le pot d'or qui nous rendra heureux pour toujours.

— Ô belle et chère Serpentine, disait Anselme, que je te possède seulement, et le reste me touchera peu. Lorsque tu seras à moi, alors je consens à laisser ma vie dans toutes ces choses étranges et merveilleuses qui m'ont assailli depuis le jour où je t'ai vue.

— Je sais, continua Serpentine, que tout cet inconnu, tout cet incompréhensible dont mon père t'a souvent entouré par un jeu de son caprice a éveillé en toi une crainte secrète ; mais cela, je l'espère, ne doit plus arriver, et dans ce moment je suis là, mon cher Anselme, pour te raconter dans les plus grands détails et du fond de mon esprit, du fond de mon cœur, ce qu'il faut que tu saches pour connaître mon père, surtout pour bien comprendre les circonstances qui m'unissent à lui.

Il semblait à Anselme qu'il était tellement entouré de cette gracieuse et charmante figure qu'il ne pouvait plus faire un seul mouvement, un seul geste sans elle. Elle était pour lui le battement de son pouls, qui tremblait entre ses fibres et ses nerfs ; chacune de ses paroles retentissait jusqu'au fond de sa poitrine, et comme un brillant rayon la joie du ciel illuminait son âme. Il avait placé son bras autour de sa taille déliée ; mais l'étoffe brillante et peinte de sa robe était si polie, si glissante qu'il lui sembla qu'elle pouvait, en évitant rapidement son étreinte, s'échapper sans qu'il pût la retenir, et cette pensée le fit trembler.

— Ah ! ne m'abandonne pas, belle Serpentine ! car tu es ma vie ! s'écria-t-il involontairement.

— Je ne m'en irai pas aujourd'hui, lui dit-elle, avant de t'avoir raconté tout ce que tu pourras comprendre dans ton amour pour moi.

— Sache donc, bien-aimé, que mon père descend de la merveilleuse eau des salamandres, et que je dois l'existence à son amour pour la couleuvre verte.

Dès les temps éloignés, le puissant prince des esprits Phosphorus régnait dans l'étonnant pays de l'Atlantide. Les esprits élémentaires lui étaient soumis. Un jour le salamandre qu'il affectionnait le plus (c'était mon père) se promenait dans les magnifiques jardins que la mère de Phosphorus avait embellis des dons les plus précieux, et il entendit une haute fleur de lis chanter ainsi tout bas :

— Ferme bien tes yeux, jusqu'à ce que le vent du matin, mon bien-aimé, te réveille...

Il s'avança au souffle de sa brûlante haleine. La fleur de lis ouvrit ses pétales, et il aperçut sa fille, la couleuvre verte, qui sommeillait dans le calice.

Alors le salamandre fut épris pour la belle couleuvre d'un violent amour, et il la ravit à la fleur, dont les parfums appelèrent en vain dans leurs ineffables plaintes la fille chérie, car Salamandre l'avait portée dans le château de Phosphorus en lui adressant cette prière :

— Unis-moi à ma bien-aimée, il faut qu'elle soit à moi pour toujours...

— Insensé, que demandes-tu ! dit le prince des esprits ; sache donc qu'autrefois la fleur de lis fut mon amante et régnait avec moi, mais l'étincelle que je jetai en elle menaçait de l'anéantir, et seulement la victoire sur le dragon noir que les esprits de la terre tiennent maintenant dans les fers sauva la fleur, dont les pétales gardèrent assez de force pour enfermer l'étincelle et la conserver. Mais, si tu embrasses la couleuvre verte, ton feu brûlera le corps, et un nouvel être rapidement créé s'envolera loin de toi. Le salamandre méprisa les avis du prince des esprits. Plein d'un ardent désir, il serra la couleuvre verte contre son cœur ; elle tomba en cendres, et un être ailé né de ces cendres mêmes s'éleva avec bruit dans les airs. Alors le salamandre fut saisi du délire du désespoir, et répandant le feu et les flammes, il courut à travers le jardin et le dévasta dans sa sauvage fureur, de sorte que les plus belles fleurs et leurs boutons tombèrent brûlés en remplissant l'air de leurs cris de douleur. Le prince des esprits irrité saisit le salamandre dans sa colère et lui dit :

— Ton feu t'est ravi, tes flammes sont éteintes, tes rayons sont sans éclat ; va, tombe parmi les esprits de la terre qui te railleront, et te tiendront captif jusqu'à ce que l'étoffe du feu s'allume de nouveau, et t'élève rayonnant du sein de la terre sous la forme d'un être nouveau.

Le pauvre salamandre tomba éteint dans les profondeurs ; mais alors s’avança le vieil esprit de la terre, ou grondeur, jardinier de Phosphorus, et il lui dit :

— Maître ! qui plus que moi peut avoir à se plaindre de Salamandre ? N’ai-je pas paré de mes plus beaux métaux les fleurs qu’il a incendiées ? N’ai-je pas soigné et veillé leurs germes, et dépensé pour elles bien des couleurs admirables ? Et cependant je me sens ému de pitié pour le pauvre Salamandre ! L’amour seul, l’amour que tu as éprouvé aussi autrefois l’a jeté dans le désespoir, et l’a porté à dévaster le jardin ; fais-lui grâce de sa dure punition !

— Son feu est maintenant éteint, dit le prince des esprits ; mais dans des temps moins heureux, lorsque le langage de la nature ne sera plus intelligible à la race endurcie des mortels, lorsque les esprits des éléments bannis dans leurs régions ne pourront plus parler à l’homme que du fond des espaces lointains et seulement en plaintes sombres, lorsqu’il aura été arraché du cercle harmonieux, et que seul un immense désir lui parlera confusément du merveilleux royaume qu’il habitait jadis, lorsque la foi et l’amour vivaient dans son cœur ; alors, dans ces temps de disgrâce, l’étoffe de feu de Salamandre s’allumera de nouveau ; mais lorsqu’il germera chez lui il sera fait homme, et il devra en supporter la vie misérable et les chagrins. Mais non seulement il conservera la mémoire de son origine, mais il vivra encore dans une sainte harmonie avec la nature, comprendra ses prodiges, et le pouvoir des esprits ses frères sera dans ses mains. Il retrouvera dans un buisson de lis la couleuvre verte, et les fruits de son union avec elle seront trois sœurs qui apparaîtront aux hommes sous la forme de leur mère. À l’époque du printemps elles se suspendront dans les feuillages sombres du sureau, et feront entendre leurs admirables voix de cristal.

S’il se trouve alors dans ces temps malheureux d’inintelligence intérieure un jeune homme qui comprenne leur chant, si un des serpents le regarde de ses beaux yeux bleus, si son regard éveille en lui le pressentiment d’un lointain et merveilleux pays vers lequel il pourra courageusement s’élever lorsqu’il aura jeté de côté le fardeau des instincts grossiers, si son amour pour le serpent fait germer en lui la foi aux miracles de la nature, et même à sa propre existence dans ces vivants et brûlants miracles, alors ce jeune homme deviendra l’époux de la couleuvre ; mais le salamandre ne déposera sa lourde enveloppe, et il n’ira rejoindre ses frères, que lorsqu’il aura trouvé trois jeunes hommes de ce genre, et qu’il les aura fiancés à ses filles.

— Maître, dit l’esprit de la terre, permets que je fasse à ces trois filles un présent qui embellisse leur vie avec l’époux qu’elles auront trouvé. Chacune d’elles recevra de moi un pot du plus beau métal que je possède ; je le polirai avec les rayons que j’enlèverai au diamant. Dans son éclat se reflétera, par un admirable et aveuglant miroitage, notre miraculeux royaume, dans l’accord où il se trouve maintenant avec la nature, et au moment des fiançailles il jaillira de son intérieur une fleur de lis, dont la fleur éternelle doit entourer de ses doux parfums le jeune homme accepté par les épreuves. Bientôt il comprendra le langage et les ineffables beautés de notre royaume, et ira habiter l’Atlantide avec sa bien-aimée.

Tu sais, mon cher Anselme, que mon père est le salamandre dont je viens de te raconter l’histoire. Il dut, en dépit de sa haute nature, se soumettre aux tracasseries de la vie commune, et de là viennent souvent les caprices malicieux qui le portent à se moquer des autres. Il m'a dit plus d'une fois que l'on a une expression pour rendre cette disposition d'esprit, que le prince des esprits, Phosphorus, exige comme condition au mariage de mes sœurs et de moi, et que cette expression, souvent employée mal à propos, est un sentiment naïf de poésie.

Ce sentiment se trouve souvent parmi des jeunes gens qui, à cause de la grande simplicité de leurs mœurs, et parce qu'ils manquent de ce que l'on appelle l'usage du monde, sont tournés en ridicule par la foule.

— Ah ! mon cher Anselme ! tu as compris, sous le sureau, mon chant, mon regard ! Tu aimes le serpent vert, et tu veux être à moi pour toujours. La belle fleur de lis s'élèvera florissante hors du pot d'or ; nous serons heureusement réunis, et nous irons dans l'Atlantide. Mais je ne peux pas te cacher que, dans un épouvantable combat avec les salamandres et les esprits de la terre, le dragon noir a quitté sa prison, et s'est envolé avec bruit dans les airs. Phosphorus l'a de nouveau remis dans les chaînes ; mais de quelques-unes de ses plumes noires qui, pendant le combat, sont tombées sur la terre, ont germé des esprits ennemis qui combattent partout les salamandres et les esprits de la terre. Cette femme, qui est si fort ton ennemie, mon cher Anselme, et qui, comme mon père le sait fort bien, convoite la possession du pot d'or, a dû la naissance à l'amour d'une de ces plumes des ailes du dragon pour une rave. Elle connaît son origine et son pouvoir, car dans les plaintes, dans les efforts convulsifs du dragon captif elle a deviné les secrets de plusieurs constellations et elle emploie tous les moyens pour entrer ici de l'extérieur, et mon père la combat avec des regards de salamandre. Elle rassemble et irrite tous les principes ennemis qui demeurent dans les plantes nuisibles et les animaux venimeux en mêlant aux constellations favorables quelque maléfice qui répand la terreur dans les sens des hommes et les jette sous le pouvoir de ces démons que le dragon a créés en succombant dans le combat. Prends garde à cette vieille, Anselme ! elle est ton ennemie, parce que ta nature innocente a déjà détruit plusieurs de ses charmes odieux ; reste fidèle, fidèle à moi, bientôt tu seras au but.

— Oh ! ma Serpentine ! s'écria l'étudiant Anselme, comment pourrais-je me séparer de toi, comment pourrais-je ne pas t'aimer toujours !

Un baiser brûla ses lèvres, il s'éveilla comme d'un rêve profond, Serpentine avait disparu, six heures sonnaient. Il se sentit attristé de n'avoir pas copié un seul mot. Il regarda la page plein d'appréhension sur ce que dirait l'archiviste. Ô surprise ! la copie du manuscrit mystérieux était terminée, et en regardant les caractères de plus près il crut avoir copié le récit de Serpentine sur son père le favori de Phosphorus le prince des esprits. Alors entra l'archiviste Lindhorst, dans sa redingote grise, le chapeau sur la tête, la canne à la main ; il regarda le parchemin couvert d'écriture par Anselme, prit une grande prise, et dit en riant :

— J'en étais sûr ! Bien ! voici le thaler, monsieur Anselme. Maintenant nous allons aller aux bains de Link, suivez-moi !

L'archiviste se mit à marcher rapidement dans le jardin, où il se faisait un tel bruit de chants, de sifflements de paroles, qu'Anselme en fut tout étourdi, et remercia le ciel quand ils se trouvèrent dans la rue.

À peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils rencontrèrent le greffier Heerbrand, qui se joignit à eux de grand cœur. Devant la porte de la ville ils bourrèrent leurs pipes. Le greffier Heerbrand se plaignit de ne pas avoir de briquet sur lui ; alors l'archiviste Lindhorst lui dit de mauvaise humeur :

— Comment, du feu ! en voici et autant que vous en voudrez.

Et en disant cela il fit claquer ses doigts, d'où jaillirent de larges étincelles qui allumèrent la pipe aussitôt.

— Voyez-vous ce tour de chimie ? dit le greffier Heerbrand ; mais l'étudiant Anselme pensait au Salamandre avec un frisson intérieur.

Aux bains de Link, le greffier Heerbrand but tant de bière que lui, homme ordinairement très paisible, se mit à chanter la chanson des étudiants d'une voix criarde de ténor. Il demandait à tout le monde avec violence :

— Êtes-vous mon ami, oui ou non ?

Et enfin il dut être plutôt apporté que conduit chez lui par Anselme, mais déjà l'archiviste s'était éloigné depuis longtemps.

Neuvième veillée

Comment l'étudiant Anselme prit un peu de raison.
La société de Punch.
Comment Anselme prit le recteur Paulmann pour un schuhu, et comment celui-ci s'en fâcha grandement.

La tache d'encre et ses suites.

La vie singulière et étonnante que menait Anselme chaque jour l'avait complètement enlevé à l'existence habituelle. Il ne voyait plus aucun de ses amis et attendait chaque matin avec impatience l'heure de midi qui lui ouvrait un paradis. Et pourtant, tandis que son esprit était tout entier tourné vers la belle Serpentine et les merveilles du royaume des fées assemblées dans la maison de l'archiviste Lindhorst, il lui fallait aussi penser quelquefois involontairement à Véronique, quelquefois il lui semblait la voir se présenter devant lui, lui faire en rougissant l'aveu de son amour et lui dire qu'elle s'occupait de l'arracher aux fantômes qui l'abusaient et se jouaient de lui. Quelquefois il lui semblait aussi qu'un pouvoir étranger l'entraînait tout à coup vers Véronique oubliée, et qu'il était obligé de la suivre où elle voulait, comme s'il était enchaîné à elle. La nuit du jour où Serpentine lui était apparue pour la première fois sous la forme d'une jeune fille d'une beauté prodigieuse, et où elle lui avait révélé les étonnants mystères de l'union du salamandre avec la couleuvre verte, Véronique se présenta devant ses yeux plus distinctement que jamais. Oui, ce ne fut qu'à son réveil qu'il fut convaincu qu'il avait fait un rêve, tant il était persuadé que Véronique était près de lui et se plaignait avec l'accent d'une profonde douleur qui lui allait à l'âme qu'il sacrifiât son amour vrai à des apparitions fantastiques créées par un dérèglement de son esprit. Et elle lui disait aussi qu'il lui en arriverait malheur. Véronique était plus aimable qu'elle n'avait jamais été ; il avait peine à la chasser de son esprit, et cette circonstance lui occasionnait un tourment qu'il espéra dissiper au moyen d'une promenade matinale. Une secrète force magique l’entraîna vers la porte de Pirna, et il allait tourner dans une rue voisine, lorsque le recteur Paulmann, arrivant derrière lui, lui cria :

— Hé ! hé ! mon cher monsieur Anselme, *amice ! amice !* Où vous fourrez-vous donc, au nom du ciel ? On ne vous voit plus du tout. Savez-vous que Véronique a un désir extrême de chanter encore une fois avec vous ? Allons, venez ! Vous vous rendiez chez moi, n’est-ce pas ?

Anselme se trouva forcé de suivre le recteur. Lorsqu’ils entrèrent dans la maison, Véronique, dans une charmante toilette, vint à leur rencontre. Le recteur Paulmann, étonné de cette élégance, demanda pourquoi cette parure. Attend-on des visites ? Mais j’amène monsieur Anselme.

Lorsque Anselme, par galanterie, baisa la main de Véronique, il sentit une légère pression qui répandait un fleuve de feu dans ses veines. Véronique était la grâce et la gaieté mêmes, et lorsque Paulmann se fut retiré dans son cabinet d’études, elle sut tellement exciter Anselme par ses malices et ses gentillesses que celui-ci, abandonnant toute timidité, se mit à poursuivre dans la chambre la jeune fille agaçante. Mais le démon de la maladresse vint encore une fois se jeter en travers, et il rencontra du pied la table de Véronique et renversa sa boîte à ouvrage. Anselme la ramassa ; le couvercle était tombé et il vit devant lui un petit miroir rond dans lequel il regarda avec un plaisir tout particulier.

Véronique se glissa derrière lui, posa la main sur son bras, et, se serrant contre lui, regarda aussi dans le miroir par-dessus son épaule. Alors Anselme sentit comme un combat se faire dans son âme, des pensées, des images s’avançaient brillantes et disparaissaient : l'archiviste Lindhorst, – Serpentine, – le serpent vert ; – enfin tout devint plus tranquille et toutes ces formes indécises se rassemblèrent et formèrent un être distinct. Il lui parut évident qu'il n'avait jamais pensé qu'à Véronique, évident que la figure qui lui était apparue la veille dans la chambre bleue était aussi Véronique et qu'il avait réellement écrit, sans que cela lui eût été nullement raconté, la légende fantastique de l'union du salamandre avec le serpent vert. Il s'étonna lui-même de ses rêveries et les attribua simplement à l'état de son âme exaltée par son amour pour Véronique, ou aussi au travail chez l'archiviste Lindhorst, dont les chambres étaient après tout remplies de si étonnantes vapeurs parfumées. Il se mit à rire de bon cœur de sa folle idée d'être amoureux d'une couleuvre et d'avoir pris pour un salamandre un archiviste bien avéré, bien reconnu pour tel.

— Oui, oui, c'est Véronique ! s'écria-t-il tout haut en rencontrant les yeux bleus de la jeune fille qui brillaient d'amour et de désirs.

Un soupir étouffé s'échappa des lèvres de la jeune fille, qui vinrent en un moment s'attacher brûlantes aux lèvres d'Anselme.

— Oh ! que je suis heureux ! soupira l'étudiant, ce que j'avais rêvé hier devient aujourd'hui presque une réalité.

— Et tu m'épouseras lorsque tu seras devenu conseiller aulique ? demanda la jeune fille.

— Certainement, reprit Anselme.

Au même moment la porte fit du bruit et le recteur Paulmann entra dans la chambre.

— Eh bien, mon cher Anselme, dit-il, je ne vous laisserai pas aller aujourd'hui ; vous vous contenterez de ma soupe, et ensuite Véronique nous préparera un café délicieux que nous dégusterons avec le greffier Heerbrand, qui m'a promis aujourd'hui sa visite.

— Ah ! mon cher monsieur le recteur, répondit Anselme, ne savez-vous pas qu'il faut que je me rende à midi chez l'archiviste Lindhorst pour mes copies ?

— Regardez, *amice !* dit le recteur Paulmann en lui présentant sa montre, qui disait midi et demi.

L'étudiant Anselme comprit qu'il était trop tard, et céda d'autant plus volontiers aux désirs du recteur qu'il pourrait voir Véronique toute la journée et récolter à la dérobée quelque coup d'œil, quelque tendre serrement de main et peut-être aussi un baiser. Les désirs d'Anselme allaient déjà jusque-là, et il devenait de plus en plus gai en se persuadant à chaque instant davantage qu'il allait être bientôt délivré de toutes ces billevesées, qui auraient fini par le rendre tout à fait fou. Le greffier Heerbrand vint en effet, et lorsqu'ils eurent pris le café et que déjà le crépuscule fut venu, il se frotta les mains, joyeux et souriant, et dit avec des manières pleines de mystère :

— Je porte sur moi un objet qui, mêlé et arrangé convenablement par les charmantes mains de Véronique, nous réjouirait tous dans une froide soirée d'octobre.

— Montrez-nous cet objet étrange, très honoré greffier ! s'écria le recteur Paulmann.

Et le greffier fouilla dans la poche de son habit et amena à trois reprises une bouteille d'arack, des citrons et du sucre. À peine une demi-heure était-elle passée que déjà un punch délicieux fumait sur la table de Paulmann.

Véronique versa la boisson, et une conversation pleine de gaieté s'établit entre les amis. Mais à mesure que l'esprit du breuvage montait à la tête d'Anselme, toutes les images des choses étonnantes qu'il avait vues depuis peu lui revenaient en idée. Il vit l'archiviste Lindhorst dans sa robe de chambre bleu d'azur, le palmier d'or : il lui sembla qu'il devait pourtant croire à Serpentine. Son âme était inquiète et bouleversée. Véronique lui tendit un verre de punch, et en le prenant il lui toucha légèrement la main.

— Serpentine ! Véronique ! se dit-il en soupirant.

Il tomba dans une rêverie profonde ; mais le greffier Heerbrand s'écria d'une voix très haute :

— L'archiviste Lindhorst n'en est pas moins un bien singulier vieillard que personne ne peut connaître ! Buvons à sa santé ! Trinquons, monsieur Anselme !

Alors Anselme sortit de ses rêves, et dit en choquant du sien le verre du greffier :

— Cela vient, mon honorable monsieur Heerbrand, de ce que l'archiviste est positivement un salamandre, qui dans un moment de colère dévasta le jardin du prince des esprits Phosphorus.

— Comment ! qu'est-ce ? demanda le recteur Paulmann.

— Oui, continua l'étudiant Anselme, et c'est pour cela qu'il doit être seulement archiviste royal et vivre ici, à Dresde, avec ses filles, qui ne sont autre chose que de petites couleuvres couleur vert d'or, qui se plaisent au soleil, dans les sureaux, chantent d'une manière entraînante et séduisent les jeunes gens, comme le font les sirènes.

— Monsieur Anselme ! monsieur Anselme ! s’écria le recteur, perdez-vous la tête ? Quel singulier bavardage nous faites-vous là ?

— Il a raison, reprit le greffier Heerbrand, ce drôle d’archiviste est un salamandre maudit, qui, lorsqu’il claque ses doigts, en fait jaillir des étincelles qui vous font un trou dans une redingote comme si c’était de l’amadou. Oui ! oui ! tu as raison, ami Anselme, et celui qui refuse de le croire est mon ennemi.

Et en disant cela le greffier donna sur la table un coup de poing qui fit retentir les verres.

— Greffier ! êtes-vous enragé ? s’écria le recteur mécontent.

— Monsieur Studiosus ! monsieur Studiosus ! que nous préparez-vous encore ?

— Ah ! dit l’étudiant, vous n’êtes plus autre chose qu’un oiseau, un *schuhu,* qui frise les toupets, monsieur le recteur.

— Quoi ! je suis un oiseau ! un *schuhu !* un friseur ! s’écria le recteur plein de colère ; vous êtes fou, monsieur, vous êtes fou.

— Mais la vieille lui tombe sur le dos, s’écria le greffier Heerbrand.

— Oui, la vieille est puissante, interrompit l’étudiant Anselme, quoique d’une origine inférieure, car son papa est tout simplement une misérable plume d’oie, sa maman une vile rave, mademoiselle doit sa puissance aux créatures ennemies, aux canailles venimeuses qui l’entourent.

— C’est une affreuse calomnie, s’écria Véronique les yeux brillants de colère, la vieille Lise est une femme remplie de sagesse, et le matou noir n'est pas une créature ennemie, mais un jeune élégant de belles manières et son cousin germain.

— Peut-il manger des salamandres sans se roussir la barbe et crever misérablement ? demanda Heerbrand.

— Non ! non ! s'écria l'étudiant, il ne le peut pas et il ne le pourra jamais : et le serpent vert m'aime, car j'ai un esprit naïf et j'ai vu les yeux de Serpentine.

— Le matou les lui arrachera, s'écria Véronique.

— Le salamandre vous vaincra tous.

— Tous ! mugit le recteur Heerbrand.

— Ah çà ! suis-je dans une maison de fous ? s'écria Paulmann, ne suis-je pas fou moi-même ? Quelles folies vois-je dire ! Oui, je suis fou aussi ! fou aussi !

Alors le recteur Paulmann bondit en l'air, arracha sa perruque, et l'envoya si fort au plafond, que les boucles meurtries en gémirent et envoyèrent en se déroulant des nuages de poudre de tous côtés.

Alors le greffier Heerbrand et Anselme saisirent la terrine de punch et les verres et les jetèrent en l'air en poussant des cris de joie pendant que les débris sautillaient en résonnant.

— Vive le salamandre ! périsse la vieille ! brisez le miroir de métal ! arrachez les yeux au chat ! des petits oiseaux, des petits oiseaux dans les airs !

— *Eheu ! eheu ! Evohe ! evohe !* Salamandre ! ainsi criaient les trois convives comme des possédés.

Francine s'enfuit en sanglotant, mais Véronique, écrasée de chagrin, tomba sur le sofa en pleurant à chaudes larmes.

Alors la porte s'ouvrit et tout se tut tout d'un coup, et il entra un petit homme enveloppé d'un petit manteau gris. Son visage avait une gravité singulière ; il était surtout remarquable par un nez recourbé, sur lequel reposait une paire de lunettes telles qu'on n'en avait jamais vu. Il portait aussi une perruque qui semblait être un bonnet de plumes.

— Eh ! bonsoir ! dit d'une voix ronflante le petit homme singulier. Je trouve ici, n'est-ce pas, l'étudiant Anselme ? Bien des salutations de la part de l'archiviste Lindhorst, il a attendu en vain monsieur Anselme, ce matin, mais il le prie très instamment de ne pas manquer demain l'heure convenue.

Et puis il sortit, et alors tout le monde s'aperçut que le petit homme était réellement un perroquet gris. Le recteur Paulmann et le greffier Heerbrand se mirent à rire de telle sorte que la chambre en tremblait, et Véronique pleurait et gémissait pendant ce temps comme si elle eût été saisie d'une violente douleur ; mais Anselme en éprouva une frayeur qui allait jusqu'au délire, et, sans savoir ce qu'il faisait, il s'échappa jusque dans la rue. Il trouva machinalement sa maison et sa petite chambre. Peu de temps après, Véronique se présenta chez lui et lui dit :

— Pourquoi vous êtes-vous si fort tourmenté pendant votre ivresse ? Gardez-vous surtout de nouveaux écarts de votre imagination pendant que vous travaillerez chez l'archiviste. Bonsoir, bonsoir, mon bon ami.

Et elle l'embrassa sur les lèvres.

Il voulait la prendre dans ses bras, mais le songe avait disparu, et il se réveilla plein de force et de gaieté. Il se mit à rire des effets du punch, mais lorsqu'il pensait à Véronique, il était pénétré d'une agréable sensation.

— C'est à elle seule que je suis redevable, se disait-il, de m'être débarrassé de mes singulières fantaisies. Vraiment j'étais comme celui qui s'imaginait être de verre ou celui qui gardait la chambre en se croyant un grain d'orge de peur d'être mangé par les poules ; mais aussitôt que je serai conseiller de la cour j'épouserai mademoiselle Paulmann et je serai heureux.

Lorsqu'à l'heure de midi il traversa le jardin de l'archiviste Lindhorst, il ne pouvait revenir de l'avoir trouvé singulier et plein de prodiges. Il ne voyait de toutes parts que des pots de fleurs très ordinaires, comme des géraniums, des myrtes et autres. Au lieu de ces oiseaux brillants et variés qui s'étaient moqués de lui, il ne voyait voltiger çà et là que des oiseaux qui jetaient des cris inintelligibles aussitôt qu'ils apercevaient Anselme. La chambre bleue lui parut aussi tout autre, et il ne comprenait pas comment ce bleu cru et les troncs dorés contre nature de ces palmiers aux feuilles difformes et brillantes avaient charmé un moment ses yeux.

L'archiviste le regarda avec un sourire ironique et lui demanda :

— Eh bien ! mon cher monsieur Anselme, comment avez-vous trouvé le punch hier soir ?

— Ah ! dit Anselme tout honteux, votre perroquet vous a fait son rapport ; mais il s’interrompit en réfléchissant que l’apparition du perroquet n’avait aussi été qu’une erreur de ses sens.

— Eh ! interrompit l’archiviste, je me trouvais aussi là, ne m’avez-vous pas vu ? Mais j’ai été sur le point d’être victime de votre folle manière d’être, car j’étais encore assis dans la terrine lorsque le greffier la prit pour la jeter au plafond, et je n’eus que le temps bien juste de me réfugier dans la pipe du recteur. Et maintenant, adieu, monsieur Anselme, mettez de la diligence ! je vous donnerai un thaler pour la journée perdue d’hier ; jusque-là vous aviez bravement travaillé.

— Comment l’archiviste peut-il s’occuper de pareilles fadaises ! dit l’étudiant Anselme en lui-même ; et il s’assit à la table pour commencer la copie du manuscrit, que l’archiviste avait comme à l’ordinaire ouvert devant lui. Mais il vit sur le parchemin tant de traits singuliers qui se mêlaient et s’enroulaient ensemble et sans laisser à l’œil un point de repos en arrivaient à troubler la vue, qu’il regarda à peu près comme impossible d’imiter tout cela. Oui, en regardant le parchemin sans y fixer les regards il avait l’apparence d’un marbre veiné de mille sortes ou d’une pierre mouchetée par la mousse. Il voulut toutefois faire son possible, et mit tremper la plume dans l’encre de Chine ; mais l’encre ne voulut pas couler : il secoua la plume avec impatience, et, ô ciel ! une grande tache tomba sur l’original. Un éclair bleu s’élança en sifflant et en mugissant de la tache même, et serpenta en craquant dans la chambre jusqu’au plafond. Alors une vapeur épaisse coula des murs, les feuilles commencèrent à s’agiter avec bruit comme si elles étaient secouées par l’orage, et il s’élança d’elles des basilics en flammes pétillantes qui incendièrent la vapeur que les masses de feu envoyaient autour d'Anselme en tourbillons. Les troncs d'or des palmiers devinrent de monstrueux serpents qui frappaient l'une contre l'autre leurs têtes épouvantables avec un bruit métallique et assourdissant et ils enveloppaient Anselme de leurs corps couverts d'écailles.

— Insensé, sois puni de ton crime odieux ! s'écria la voix terrible de Salamandre, qui, la couronne en tête, parut sur les serpents au milieu des flammes comme un éblouissant éclair, et des cataractes de feu crachèrent sur Anselme de leurs gueules entrouvertes, et les fleuves de feu parurent se condenser autour de son corps, et devinrent une masse solide et glacée ; mais tandis que les membres d'Anselme se roidissaient et devenaient de plus en plus étroits en se retirant ensemble, sa connaissance l'abandonna.

Lorsqu'il revint à lui, il ne pouvait plus se mouvoir, il était comme entouré d'une apparence brillante, contre laquelle il se cognait lorsqu'il voulait lever la main ou faire le moindre mouvement.

Hélas ! il était assis dans une bouteille de cristal bien bouchée, sur des tablettes de la bibliothèque de l'archiviste Lindhorst.

Dixième veillée

Souffrances de l'étudiant Anselme dans la bouteille de verre.
Vie heureuse des écoliers de la Croix et des praticiens.
La bataille dans la bibliothèque de l'archiviste.

Victoire du salamandre et délivrance d'Anselme.

Je doute à bon droit, cher lecteur, que tu te sois jamais trouvé enfermé dans une bouteille, à moins toutefois qu'un rêve ne t'ait ainsi fériquement emprisonné. Si tu as eu un rêve pareil, alors tu comprendras plus vivement toutes les angoisses du pauvre étudiant Anselme. Mais, si tu n'as jamais eu un songe de ce genre, pour nous plaire, à Anselme et à moi, enferme-toi un moment, à l'aide de ta fantaisie, dans le cristal. Te voilà entouré d'un éclat aveuglant, tous les objets qui t'environnent t'apparaissent entourés des couleurs de l'arc-en-ciel, tout tremble, vacille ou chancelle dans la chambre, tu nages, sans pouvoir te bouger, comme dans un air congelé qui t'oppresse de telle sorte que l'esprit ordonne en vain au corps inactif. Un poids immense oppresse de plus en plus ta poitrine ; chaque mouvement de ta respiration dévore quelques parcelles du peu d'air qui joue dans l'étroit espace. Tes veines se gonflent, et, dans une crainte affreuse, chaque nerf tressaille en combattant la mort. Aie pitié, bon lecteur, du terrible martyre que souffrait Anselme dans sa prison de verre. Mais il sentait bien que la mort ne viendrait pas le délivrer, car il sortit du profond évanouissement où il était tombé à cet excès de douleur lorsque le soleil vint, clair et joyeux, regarder dans la chambre et ses tourments recommencèrent.

Il ne pouvait pas remuer un seul membre, mais ses pensées frappaient le verre, qui l'étourdissait de son retentissement inharmonieux, et il ne distinguait, au lieu des mots que son esprit prononçait en lui-même, que le sourd murmure de la folie.

Alors il s'écria au désespoir :

— Ô Serpentine ! Serpentine ! sauve-moi de cet infernal tourment !

Et il fut comme environné de soupirs légers qui se plaçaient autour de la bouteille comme des feuilles vertes et transparentes de sureau, les sons cessèrent, le reflet aveuglant disparut, et il respira plus librement.

— Ne suis-je pas moi-même la cause de mon malheur ? N'ai-je pas été coupable envers toi, charmante Serpentine ? N'ai-je pas élevé sur toi de misérables doutes ? N'ai-je pas perdu la foi et avec elle tout, tout ce qui devait me rendre heureux ? Ah ! tu ne m'appartiendras jamais. Le pot d'or est perdu pour moi, je ne verrai plus de prodiges ! Ah ! je voudrais te voir encore une fois, chère Serpentine, entendre encore une fois ta voix si douce !

Ainsi gémissait l'étudiant Anselme saisi d'une poignante douleur, et alors quelqu'un dit tout près de lui :

— Je ne sais pas du tout ce que vous voulez, monsieur le Studiosus, pourquoi vous lamentez-vous ainsi d'une manière aussi déréglée ?

L'étudiant Anselme vit qu'il y avait encore cinq bouteilles à côté de lui sur la même tablette, dans lesquelles il aperçut trois élèves de l'école des frères et deux praticiens.

— Ah ! messieurs et compagnons d'infortune, leur cria-t-il, comment pouvez-vous être aussi calmes, aussi joyeux même, comme je crois le voir à la gaieté de vos visages ? Vous êtes assis enfermés comme moi dans des bouteilles de verre sans pouvoir vous remuer, vous ne pouvez même rien penser de raisonnable sans qu'il s'ensuive un bruit mortel de résonances et d’échos et sans que vous en ayez la tête brisée. Mais vous ne croyez certainement pas au salamandre et au serpent vert.

— Mais où avez-vous la tête, monsieur le Studiosus, répondit un écolier, nous ne nous sommes jamais trouvés mieux, car les thalers que nous a donnés ce fou d’archiviste pour quelques écritures confuses nous font du bien, nous n’avons plus besoin d’apprendre des chœurs italiens, nous allons tous les jours à Joseph ou dans d’autres cabarets et nous nous délectons avec de la double bière, nous regardons les jolies jeunes filles dans le blanc des yeux, et nous chantons en vrais étudiants : *Gaudeamus igitur* et nous sommes ravis du fond de l’âme !

— Ces messieurs ont raison, interrompit un praticien : à moi aussi les thalers ne manquent pas, comme à mes chers collègues, mes voisins, et je me promène assidûment sur la colline de vigne au lieu d’être assis entre quatre murs à écrire des actes ennuyeux.

— Mais, chers messieurs, dit l’étudiant Anselme, ne sentez-vous pas que vous êtes assis tous ensemble et séparément dans une bouteille de verre où vous ne pouvez remuer et encore moins aller vous promener ?

Alors les trois écoliers et les deux praticiens se mirent à jeter un grand éclat de rire et à s’écrier :

— Le Studiosus est fou, il s’imagine être dans une bouteille de verre, et il est sur le pont de l’Elbe, et regarde justement dans l’eau. Allons-nous-en !

— Ah ! soupira l’étudiant, ils n’ont jamais vu la belle Serpentine, ils ne savent pas que la vie et la liberté sont dans la foi et l’amour, et c’est pour cela qu’ils ne sentent pas le poids de la prison où les enferma le salamandre pour leurs folies et leur bassesse de sentiments ; mais moi, malheureux, je mourrai de honte et de douleur, si elle ne me sauve pas, elle que j'aime tant !

Alors la voix de Serpentine murmura comme un souffle à travers la chambre :

— Anselme, crois, aime, espère !

Et chaque son retentissait dans la prison d'Anselme, et le cristal sous leur puissance était obligé de s'amollir et de se dilater, de sorte que la poitrine du prisonnier pouvait se mouvoir et s'élever.

Il ne s'inquiétait plus de ses légers compagnons d'infortune, mais tournait tous ses sens et toutes ses pensées vers la charmante Serpentine.

Mais tout à coup du côté opposé se leva un sombre et agaçant murmure. Il remarqua bientôt que le bruit venait d'une vieille cafetière dont le couvercle était à moitié brisé, et qui se trouvait placée sur une petite armoire en face de lui. En la regardant avec plus d'attention les traits hideux d'une figure ridée de vieille femme devinrent de plus en plus distincts, et bientôt la vieille aux pommes de la porte Noire était devant les tablettes. Alors elle grimaça et se mit à rire en disant d'une voix discordante :

— Eh ! eh ! enfant, patiente maintenant. Ta chute est dans le cristal. Ne te l'avais-je pas prédit ?

— Moque-toi de moi, maudite sorcière, dit Anselme, tu es cause de tout, mais le salamandre t'attrapera, toi, vilaine rave !

— Ho ! ho ! dit la vieille, pas tant d'orgueil ! Tu as marché sur la figure de mes chers fils, tu m'as brûlé le nez, mais pourtant je te suis favorable, fripon, parce que tu es au reste un gentil garçon, et que ma petite fille t'aime. Mais tu ne sortiras pas du cristal sans mon ordre. Je ne peux pas arriver jusqu'à toi là-haut ; mais ma commère la souris, qui demeure sur le même carré que toi, va ronger la planche sur laquelle tu te trouves, tu culbuteras en bas, et je te recevrai dans mon tablier, afin que tu ne te casses pas le nez et que tu conserves ton joli visage, et je te porterai à mademoiselle Véronique, que tu épouseras quand tu seras devenu conseiller aulique.

— Va-t'en, fille de Satan ! s'écria l'étudiant Anselme plein de colère, tes infernales sorcelleries m'ont seules excité à la faute que j'expie en ce moment ; mais je supporterai tout patiemment ici tant que la charmante Serpentine m'entourera de consolations et d'amour. Écoute, vieille, et désespère ! je brave ton pouvoir, j'aime Serpentine à jamais, je ne veux pas devenir conseiller aulique, je ne veux plus revoir Véronique, qui par toi m'a conduit à devenir un scélérat. Si le serpent vert ne m'appartient pas, je mourrai de désir et de douleur. Va-t'en, va-t'en, fille du diable !

Alors la vieille se mit à rire avec tant de force qu'elle fit vibrer la chambre, et elle s'écria :

— Eh bien ! demeure là et meurs ; mais il est temps de commencer l'œuvre, car j'ai d'autres choses à faire ici.

Elle jeta son manteau noir et resta dans sa repoussante nudité, et puis elle traça un cercle autour d'elle, et de gros livres tombèrent dont elle déchira des feuilles de parchemin. Elle les joignit rapidement ensemble dans un artistique assemblage, se les mit sur le corps, et fut bientôt couverte d'une armure d'écailles bigarrées. Le matou, crachant du feu, s'élança de l'encrier qui se trouvait sur la table, et cria en face de la vieille, qui poussa un grand cri de joie et disparut avec lui par la porte.

Anselme remarqua qu'elle était allée du côté de la chambre bleue, et bientôt il entendit des sifflements et des mugissements dans le lointain. Les oiseaux dans le jardin criaient, le perroquet jurait.

Dans le même instant la vieille de retour sauta dans la chambre portant le pot d'or sous son bras en criant :

— Courage, courage, fils ! tue le serpent vert ! courage, fils, courage !

Il sembla à Anselme entendre dans un profond gémissement la voix de Serpentine.

Il fut saisi de désespoir et d'effroi. Il rassembla toutes ses forces, il poussa avec violence les parois de cristal à en faire briser ses nerfs et ses veines.

Un bruit éclatant traversa la chambre, et l'archiviste était debout devant la porte avec sa robe de chambre de damas éclatante.

— Hé ! hé ! racaille, fantômes, sorciers, ici ! s'écria-t-il.

Alors les cheveux noirs de la vieille se dressèrent en l'air semblables à une brosse, ses yeux brillaient d'un feu infernal, les dents pointues de sa large bouche se serraient ensemble, et elle sifflait :

— Sortons, sortons ! siffle, siffle !

Et elle riait, et elle chevrotait en se moquant ; elle serra le pot d'or contre elle et en prit à pleines mains des poignées de terre qu'elle lançait à l'archiviste, mais aussitôt que la terre touchait la robe de chambre elle se changeait en fleurs qui tombaient à terre : alors claquaient et flambaient en l'air les lis de la robe de chambre ; et l'archiviste lançait des lis de feu pétillant sur la sorcière, qui hurlait de douleur. Mais lorsqu'elle sautait en l'air et secouait son armure de parchemin les lis s'éteignaient et retombaient en cendres.

— En avant, mon jeune homme ! s'écria la vieille.

Alors le matou s'avança et s'élança en jurant vers l'archiviste du côté de la porte ; mais le perroquet gris vola à sa rencontre et le saisit avec son bec crochu par le chignon, de sorte qu'un sang rouge de feu jaillit de son cou, et la voix de Serpentine s'écria :

— Sauvé ! sauvé !

La vieille, pleine de fureur et de désespoir, courut sur l'archiviste, elle jeta le pot derrière elle, et levant en l'air les longs doigts de ses poignets desséchés, elle voulait étrangler son adversaire ; mais celui-ci défit rapidement sa robe de chambre et la jeta sur la vieille. Alors des flammes bleues sifflèrent, craquèrent et gémirent en sortant des feuilles de parchemin, et la vieille se tordait en hurlant et essayait de prendre du pot le plus de terre qu'elle pouvait, et lorsqu'elle réussissait à en jeter sur le parchemin le feu s'éteignait ; mais du corps de l'archiviste des rayons de flammes sortirent en se jetant avec fracas sur la vieille.

— Hé ! hé ! en avant et en avant ! victoire au salamandre ! cria la voix menaçante de l'archiviste à travers la chambre ; et cent éclairs serpentaient en cercles de flammes autour de la vieille, qui poussait des cris.

Le chat et le perroquet continuaient en hurlant et en jurant un combat furieux, mais enfin le perroquet d'un coup de son aile vigoureuse jeta le matou sur le plancher ; et le maintenant et le perçant de ses griffes, de manière à le faire crier et gémir horriblement, il lui arracha de son bec aigu les yeux ardents, et le sang jaillit de sa tête brûlante.

Une épaisse vapeur s'éleva à la place où la vieille était tombée à terre renversée par la robe de chambre ; son hurlement, son affreux cri de douleur retentit dans le lointain. La fumée qui s'était élevée avec une puanteur pénétrante se dissipa. L'archiviste leva sa robe de chambre, sous laquelle se trouvait une affreuse rave.

— Honorable archiviste, je vous livre votre ennemi vaincu ! dit le perroquet en présentant à l'archiviste un cheveu noir qu'il tenait dans son bec.

— Très bien, mon cher, répondit celui-ci, là est aussi par terre mon ennemie ! soignez le reste ; seulement vous recevrez aujourd'hui une petite douceur : six noix de coco et aussi de nouvelles lunettes, car je vois que le matou vous en a ignoblement cassé les verres.

— Vive notre honorable ami et protecteur ! répondit le perroquet tout joyeux, et il prit la rave dans son bec et la jeta par la fenêtre que l'archiviste avait ouverte. Celui-ci saisit le pot d'or, et s'écria d'une voix forte :

— Serpentine ! Serpentine !

Mais tandis que l'étudiant Anselme, tout joyeux de la défaite de la méchante femme qui avait causé son malheur, regardait l'archiviste, c'était tout d'un coup la grande et majestueuse figure du prince des esprits qui levait les yeux sur lui avec une grâce et une dignité ineffables et disait :

— Anselme, la faute de ton peu de foi ne venait pas de toi, mais d'un principe ennemi qui essayait de pénétrer dans ton âme et de te mettre toi-même en guerre avec toi. Tu as été fidèle, sois heureux !

Un éclair sillonna la chambre, l’admirable accord de tierce des cloches de cristal retentit plus fort que jamais, et cet accord en s’enflant toujours retentissait en emplissant la chambre, tellement que le verre qui renfermait Anselme se brisa et il tomba dans les bras de l’aimable et charmante Serpentine.

Onzième veillée

Mauvais humeur du recteur Paulmann à cause de la folie répandue sur sa famille.
Comment le greffier Heerbrand devint conseiller aulique, et s’en alla promener par le plus grand froid en souliers et en bas de soie.
Aveux de Véronique.
Fiançailles auprès d’une soupière fumante.

— Mais dites-moi, honorable greffier, comment ce maudit punch nous a monté ainsi à la tête, et nous a fait faire toutes sortes de *allotrii ?* dit le recteur Paulmann en entrant le lendemain dans la chambre pleine de débris et au milieu de laquelle l’infortunée perruque, les boucles dénouées et revenues à leur état primitif, était inondée de punch. Lorsque l’étudiant Anselme s’en était allé en courant, le recteur Paulmann et le greffier Heerbrand chancelaient et battaient les murs de la chambre criant comme des possédés et se ruant, l’un contre l’autre jusqu’à ce que Francine eut avec beaucoup de peine conduit dans son lit son père tout étourdi, et que le greffier fut tombé d’épuisement sur le sofa que Véronique avait abandonné pour se réfugier en pleurant dans sa chambre. Il s’était entouré la tête de son mouchoir bleu, et regardant devant lui, pâle et mélancolique, il dit en sanglotant :

— Ah ! honorable recteur, ce n'est pas le punch délicieusement préparé par mademoiselle Véronique ; non, c'est ce maudit étudiant qui est cause de tout ce désordre. N'avez-vous pas remarqué qu'il est depuis longtemps *mente captus?* Mais ne savez-vous pas aussi que la folie est contagieuse ? Un fou en fait beaucoup d'autres. Pardonnez, c'est un vieux proverbe. Principalement quand on a pris un petit verre de trop on tombe souvent dans la folie, et l'on manœuvre involontairement ; de même on tombe dans les *exercitia* que le chef de file exécute. Croyez donc, recteur, que je suis encore tout étourdi quand je pense au perroquet gris.

— Ah ! bah ! interrompit le recteur, bamboches que tout cela ! C'était le vieux *famulus* de l'archiviste qui avait mis son manteau gris et cherchait Anselme.

— Cela peut être, reprit le greffier Heerbrand, mais je dois avouer que je suis dans une misérable disposition d'esprit. J'ai entendu toute la nuit gazouiller et siffler.

— C'était moi, répondit le recteur, car j'ai l'habitude de ronfler en dormant.

— C'est possible ! continua le greffier. Mais, recteur ! recteur ! ce n'était pas sans dessein que j'avais cherché à nous préparer quelques joies, mais Anselme a tout gâté. Vous ne savez pas ! ô recteur ! recteur !

Le greffier Heerbrand se leva vivement, arracha son mouchoir de sa tête, embrassa le recteur, lui serra affectueusement la main et dit encore une fois d'effusion :

— Recteur ! recteur !

Et il se précipita dehors en prenant sa canne et son chapeau.

— Anselme ne repassera pas le seuil de ma porte, se dit le recteur Paulmann à lui-même, car je vois bien qu'avec sa folie incurable il enlèverait aux meilleures gens leur peu de bon sens. Le greffier est aussi atteint. Moi j'ai résisté jusqu'ici ; mais le diable qui hier dans l'ivresse frappait assez fort pourrait bien à la fin entrer et faire son jeu : ainsi, *apage, Satanas,* ne recevons plus Anselme !

Véronique était devenue toute rêveuse, elle ne disait pas un mot, souriait de temps en temps d'une manière étrange et préférait être seule.

— Anselme l'a aussi sur le cœur, ajouta le recteur avec malice ; mais il est bon qu'on ne le voie plus du tout. Je sais qu'il a peur de moi, et voilà pourquoi il ne reviendra plus.

Le recteur Paulmann avait prononcé cette phrase à voix haute : alors des larmes s'échappèrent des yeux de Véronique, qui se trouvait là, et elle dit en soupirant :

— Est-ce qu'Anselme peut venir ? Il y a longtemps qu'il est enfermé dans la bouteille.

— Comment ! qu'est-ce ? reprit le recteur. Ah ! mon Dieu, la voilà, elle aussi, qui bat la campagne comme le greffier, cela va bientôt se déclarer. Ah ! maudit, affreux Anselme !

Et il courut aussitôt chez le docteur Leckstein, qui se mit à sourire et à répéter encore :

— Eh ! eh !

Il n'ordonna rien du tout, seulement il ajouta au peu qu'il avait dit et en s'en allant :

— Accès nerveux ! cela se dissipera de soi-même ; faites-la sortir, aller en voiture, donnez-lui des distractions, le théâtre, des opéras, et tout se passera.

— J'ai rarement vu le docteur aussi éloquent, pensa le recteur Paulmann, lui ordinairement si bavard.

Plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois s'étaient passés et Anselme avait disparu ; mais le greffier ne se fit pas voir non plus jusqu'au 4 février, jour où il entra à midi sonnant, couvert d'un habit à la mode d'un drap superfin, en bas de soie et en souliers malgré la rigueur du froid, et un bouquet de fleurs naturelles à la main, dans la chambre du recteur, qui ne fut pas médiocrement émerveillé de sa toilette.

Le greffier s'avança droit et solennellement vers Paulmann, l'embrassa avec des manières très comme il faut et lui dit :

— Aujourd'hui, jour de la fête de votre chère et honorée fille mademoiselle Véronique, je veux vous dire franchement ce que je conserve depuis longtemps dans mon cœur. Un jour au soir désastreux où j'apportai dans la poche de mon habit des ingrédients pour faire ce malheureux punch j'avais dans l'idée de vous annoncer une heureuse nouvelle, et de célébrer gaiement cet heureux jour, car j'avais déjà appris que j'allais être nommé conseiller de la cour, grade dont je porte aujourd'hui dans ma poche le brevet *cum nomine et sigillo principis*...

— Ah ! ah ! monsieur le gref... monsieur le conseiller Heerbrand, veux-je dire ! bégaya le recteur.

— Mais vous, très honoré recteur, continua Heerbrand, le conseiller maintenant pour nous, vous pouvez compléter mon bonheur : depuis longtemps j'aime en secret mademoiselle Véronique, et je peux me flatter d'avoir reçu d'elle quelques regards qui me portent à croire que je ne lui déplais pas ; en un mot, cher recteur ! moi, le conseiller aulique Heerbrand, je vous demande la main de votre charmante fille Véronique, que j'espère conduire bientôt chez moi en épouse si vous ne vous y opposez pas.

Le recteur frappa des mains d'étonnement et dit :

— Monsieur le gref... monsieur le conseiller, voulais-je dire, qui aurait pu s'imaginer une chose pareille ? Eh bien ! si Véronique vous aime en effet, je n'ai de mon côté rien à dire à l'encontre. Sa mélancolie après tout est peut-être le résultat d'une passion cachée pour vous ; on connaît ces choses-là.

Au même moment Véronique entra dans la chambre pâle et troublée comme d'habitude. Alors le conseiller Heerbrand s'avança vers elle, lui fit un discours bien arrangé pour son jour de fête, et lui présenta le bouquet odorant et en même temps un petit paquet dans lequel elle vit briller en l'ouvrant une paire de boucles d'oreilles étincelantes. Une rougeur rapide couvrit ses joues, ses yeux s'animèrent et elle s'écria :

— Eh ! mon Dieu ! ce sont les boucles d'oreilles que j'ai portées il y a déjà plusieurs semaines et qui m'ont fait tant de plaisir !

— Comment est-ce possible, interrompit la conseiller stupéfait et un peu piqué, puisque je viens de les acheter il y a une heure dans la rue du Château ?

Mais Véronique n'en entendit pas davantage, et elle était déjà devant la glace pour voir l'effet de ces nouveaux bijoux qu'elle avait déjà accrochés à ses petites oreilles. Le recteur annonça avec gravité et d'un ton solennel à sa fille l'élévation de son ami et ses prétentions sur elle. Véronique jeta sur le conseiller un regard pénétrant et dit :

— Il y a déjà longtemps que je savais que vous vouliez m'épouser. Eh bien ! soit. Je vous promets mon cœur et ma main ; mais je dois à mon père et à mon prétendu la confidence d'une chose qui me pèse sur le cœur, et à l'instant même, lors même que la soupe en refroidirait, car, je le vois, Francine la sert à l'instant sur la table.

Et sans attendre leur réponse qui était prête à s'échapper de leurs lèvres, Véronique continua :

— Vous pouvez m'en croire, mon bon père, du moment où j'aimais Anselme et où monsieur le greffier, maintenant conseiller lui-même, vint me certifier qu'un grade pareil attendait Anselme quelque jour, je résolus de ne pas avoir d'autre mari que lui. Mais il me semblait qu'un être ennemi voulait me l'enlever, et je cherchai un appui chez la vieille Lise, autrefois ma nourrice et maintenant une savante, une magicienne. Nous allâmes un jour d'équinoxe, à minuit, au carrefour du grand chemin, car elle avait promis de m'aider et de me livrer Anselme. Elle conjura les esprits de l'enfer, et, avec l'aide du matou noir, nous fabriquâmes un miroir de métal dans lequel, en dirigeant mes pensées vers Anselme, il me suffisait de regarder pour dominer son esprit et ses sens. Mais je m'en repens maintenant et j'abjure tous les artifices de Satan. Le salamandre a vaincu la vieille, j'ai entendu son cri de détresse, mais sans pouvoir lui porter secours, et lorsqu'elle a été mangé sous la forme d'une rave par le perroquet mon miroir s'est brisé.

Véronique tira d'une petite boîte à coudre les deux morceaux du miroir brisé et une boucle de cheveux, et en les offrant au conseiller elle continua ainsi :

— Prenez, conseiller bien-aimé, les débris de ce miroir, jetez-les cette nuit à minuit du haut du pont de l'Elbe, à la place où se trouve la croix, car le fleuve n'est pas encore gelé, et conservez cette boucle de cheveux sur votre cœur fidèle. Je renonce encore une fois aux artifices de Satan et souhaite à Anselme une heureuse union avec la couleuvre verte, qui est beaucoup plus belle et plus riche que moi. Je vous aimerai et vous estimerai, cher conseiller, en honnête femme.

— Ah ! Dieu ! ah ! Dieu ! s'écria le recteur Paulmann plein de douleur, elle est folle ! elle ne pourra jamais être conseillère aulique !

— Détrompez-vous, reprit le conseiller, je sais très bien que mademoiselle Véronique a eu quelque inclination pour Anselme, il est possible aussi qu'elle se soit adressée dans un moment de surexcitation à la femme savante, qui, je le vois, n'est autre que la tireuse de cartes et la marchande de café de la porte de Mer ; en un mot, la vieille Rauerin. Il est impossible de nier qu'il existe aussi certains artifices mystérieux qui ont sur les hommes une grande, une trop grande influence, et les anciens en parlent. Quant à la victoire du salamandre et à l'union d'Anselme avec le serpent vert dont parle mademoiselle Véronique, c'est une allégorie poétique, un poème même, si vous voulez, où l'on chante le départ absolu de l'étudiant.

— Prenez cela comme vous le voudrez, cher conseiller, interrompit Véronique, peut-être n'est-ce qu'un songe ridicule.

— Non pas, reprit le conseiller Heerbrand, car je sais qu'Anselme est au pouvoir de quelque puissance secrète qui l'attire et le pousse dans mille folies.

Le recteur Paulmann ne put y tenir plus longtemps.

— Halte ! s'écria-t-il, au nom de Dieu ! halte ! Avons-nous pris encore de ce maudit punch, ou bien la folie d'Anselme agit-elle sur nous ? Je veux bien croire que c'est l'amour qui vous trouble la cervelle, mais le mariage enlèvera tout cela, autrement j'aurais peur, honorable conseiller, que vous n'ayez aussi quelques attaques de ce genre, et je redouterais pour les enfants à venir un mal héréditaire, le *malum* de famille. Eh bien ! je bénis cette joyeuse union et je permets au fiancé d'embrasser sa future épouse.

Cela se fit et le mariage fut résolu avant que la soupe eût eu le temps de se refroidir tout à fait.

Quelques semaines plus tard la conseillère aulique Heerbrand, comme elle l'avait vu dans sa pensée, était assise en réalité au balcon d'une belle maison donnant sur le marché neuf, et elle regardait en souriant les élégants qui la lorgnaient en passant et disaient :

— C'est vraiment une femme divine que la conseillère aulique Heerbrand !

Douzième veillée

Du bien qu'Anselme a reçu comme gendre de

l'archiviste Lindhorst, et sa manière d'y vivre avec Serpentine.
Conclusion.

Comme je comprenais bien au fond de mon âme la félicité de l'étudiant Anselme, qui, uni à la belle Serpentine, s'était retiré dans ce pays merveilleux et plein de mystères qu'il reconnaissait pour la patrie vers laquelle son cœur plein de pressentiments étranges avait aspiré si longtemps ! Mais c'est en vain que j'essayais, cher lecteur, de t'exprimer par des mots, quels qu'ils puissent être, toutes les magnificences dont Anselme était entouré. Je remarquais avec dépit la couleur pâle de l'expression, je me sentais écrasé sous les misères de la vie mesquine de chaque jour, j'étais tourmenté d'un mécontentement profond, je me glissais çà et là comme un homme qui rêve, je tombais enfin, cher lecteur, dans la disposition d'esprit dont je t'ai parlé au quatrième chapitre et où se trouvait alors Anselme.

Je me consumais de chagrin lorsqu'il m'arrivait de parcourir les onze veillées que j'ai heureusement terminés, et je me disais qu'il ne me serait jamais donné de terminer la douzième, qui doit former la conclusion, car aussitôt que je m'asseyais pendant la nuit pour compléter l'œuvre il me semblait que des esprits malicieux (peut-être cousins germains de la sorcière morte) me tenaient devant les yeux un métal poli et resplendissant dans lequel je me voyais pâle, fatigué de la veille, et mélancolique comme le greffier Heerbrand avant l'ivresse du punch. Cela avait duré plusieurs jours et plusieurs nuits, lorsque je reçus de l'archiviste Lindhorst un billet où il m'écrivait ce qui suit :

« Vous avez, m'a-t-on dit, décrit en onze veillées les aventures merveilleuses de mon excellent gendre, autrefois l'étudiant, maintenant le poète Anselme, et vous vous tourmentez fort de savoir ce que vous avez à dire dans votre douzième et dernière veillée sur son heureuse existence avec ma fille, dans une terre charmante que je possède en Atlantide. Bien que je ne sois pas très charmé que vous ayez fait connaître ma personne au monde des lecteurs, ce qui pourrait me procurer mille désagréments dans ma place d'archiviste intime et surtout dans le collège, où l'on vous fait mille questions saugrenues, comme, par exemple, jusqu'à quel point le salamandre peut-il s'être engagé par le serment dans ses devoirs de serviteur de l'État ; jusqu'à quel point surtout peut-on lui confier des affaires sérieuses, si, comme le prétendent Gabalis et Swedenborg, on ne doit nullement avoir confiance dans les esprits élémentaires ; bien que mes meilleurs amis s'effarouchent de mes embrassements dans la crainte que dans un subit moment d'orgueil je n'aille jeter quelques éclairs, et leur gâter leur frisure et leur habit des dimanches ; malgré tout cela je veux cependant vous venir en aide pour l'achèvement de votre œuvre, dans laquelle il est dit beaucoup de bonnes choses sur moi et sur ma chère fille mariée (je désirerais sincèrement être aussi débarrassé des deux autres).

« Si vous désirez écrire la douzième veillée, descendez vos maudits cinq étages et venez chez moi. Vous trouverez dans la chambre bleue des Palmiers, que vous connaissez déjà, tout ce qu'il vous faudra pour écrire, et

> vous pourrez en peu de mots raconter à vos lecteurs ce que vous aurez vu ; ce qui vaudra beaucoup mieux qu'une description diffuse d'une vie dont vous ne connaissez que ce que vous en avez entendu dire.
>
> « Votre très humble le salamandre Lindhorst, archiviste intime du roi. »

Ce billet de l'archiviste Lindhorst me fut très agréable malgré la rudesse de sa forme. Toutefois il me parut certain qu'il connaissait parfaitement la manière étrange dont j'avais été instruit des aventures de son gendre, que je m'étais engagé à ne révéler à personne, pas même à toi, cher lecteur. Il ne me paraissait pas non plus avoir pris cette indiscrétion en mauvaise part comme j'avais lieu de le craindre. Il m'offrait lui-même son puissant secours pour terminer mon œuvre, et je pouvais raisonnablement en conclure qu'il consentait à laisser publier sa merveilleuse existence dans le monde des esprits. Il est possible, pensais-je, qu'il voie là un espoir de marier plus tôt les deux filles qui lui restent, car peut-être manque-t-il au cœur de tel ou tel jeune homme cette étincelle qui allume l'amour pour le serpent vert, et qu'il pourrait chercher et trouver peut-être le jour de l'Ascension dans le feuillage du sureau.

Le malheur d'Anselme enfermé dans une bouteille de verre lui servira de leçon pour se garder sérieusement du moindre doute.

Au dernier coup de onze heures j'éteignis ma lampe de travail et je me glissai chez l'archiviste Lindhorst, qui m'attendait dans le vestibule.

— Vous voici déjà, me dit-il, je suis enchanté que vous n'ayez pas méconnu mes bonnes intentions, entrez donc !

Et il me conduisit à travers des jardins éblouissants de lumière dans la chambre bleu d'azur, dans laquelle j'aperçus la table violette sur laquelle Anselme avait travaillé.

L'archiviste disparut et reparut aussitôt tenant à la main une belle coupe d'or d'où s'échappait en pétillant une flamme bleue.

— Je vous apporte ici, me dit-il, la boisson favorite de votre ami le maître de chapelle Jean Kreisler. C'est de l'arack que j'ai allumé après y avoir jeté quelques morceaux de sucre. Goûtez-y un peu. Je vais me défaire de ma robe de chambre, et, pour me distraire et jouir de votre société, pendant que vous vous mettrez à écrire, à regarder, et à écrire encore, je veux monter et descendre tour à tour dans la coupe.

— Comme il vous plaira, très estimable archiviste, lui dis-je, mais lorsque je voudrai boire vous ne...

— Ne craignez rien, me répondit-il, et il se défit rapidement de sa robe de chambre, monta à mon grand étonnement dans le vase et disparut dans les flammes. Sans la moindre crainte, en écartant de mon souffle doucement le feu je goûtai le breuvage : il était délicieux.

* * *

Les feuilles d'émeraude du palmier ne frissonnent-elles pas avec un doux murmure et un léger bruit, comme caressées par le souffle du vent du matin ? Éveillées de leur sommeil, elles s'abaissent, s'agitent et parlent avec mystère de prodiges que des sons de harpe, accourus comme des lointains, viennent annoncer. L'azur se détache des murailles et roule comme un nuage odorant en montant et en redescendant sans cesse.

Mais des rayons éblouissants déchirent la vapeur, qui tourne comme dans une joie enfantine et s'élève en tourbillonnant jusqu'à la voûte immense qui s'élève au-dessus du palmier.

Les éclairs se succèdent toujours plus éclatants jusqu'au moment où je vois un bois à perte de vue en plein soleil.

Là, j'aperçus Anselme.

Des hyacinthes enflammées, des tulipes et des roses élèvent leur tête, et leurs parfums lui disent dans leur charmant langage :

> Erre parmi nous, bien-aimé, toi qui nous comprends, notre parfum est un amoureux désir, nous t'aimons et t'appartenons pour toujours ! Les rayons d'or brûlent avec la couleur de feu, nous sommes le feu allumé par l'amour. Le parfum est le désir, mais le feu est la passion, et ne vivons-nous pas dans ton âme, nous sommes à toi !

Les sombres bocages frémissent et murmurent et les grands arbres aussi :

> Viens à nous, bienheureux ! bien-aimé ! le feu est la passion, mais notre ombrage frais est l'espérance, nous caresserons ta tête de nos chuchotements amoureux, car tu nous comprends, parce que l'amour est dans ton cœur.

Les sources et les ruisseaux disent dans le bruit des cascades :

> Bien-aimé ! ne passe pas si vite, jette tes regards sur notre cristal, ton image demeure en nous et nous la conservons avec amour, car tu nous a compris.

Les oiseaux de mille plumages chantent et gazouillent en joyeux chœur :

> Entends-nous ! entends-nous ! nous sommes les amis, la joie, l'extase de l'amour !

Mais Anselme, plein de désirs, a les yeux attachés sur le temple magique qui s'élève dans le lointain.

Les colonnes, chef-d'œuvre d'art, paraissent des arbres, et les chapiteaux et les corniches des feuilles d'acanthe, qui forment des ornements avec d'admirables figures et des enroulements merveilleux. Anselme marche vers le temple ; il admire, inondé d'une joie intime, les marbres variés, les pierres couvertes de mousse.

— Non, s'écrie-t-il au comble du ravissement, il n'est plus loin !

Alors, dans tout l'éclat de la grâce et de la beauté, Serpentine sort du temple. Elle porte le pot d'or d'où s'est élancé un lis magnifique. La joie ineffable d'un désir infini brille dans ses yeux, et elle regarde Anselme en disant :

— Ah ! mon bien-aimé, le calice du lis est ouvert ; nous avons atteint le plus haut point du bonheur. Est-il une félicité qui puisse se comparer à la nôtre ?

Anselme l'enlace de ses bras avec l'ardeur de la passion la plus brûlante. Le lis brûle sur sa tête en rayons de feu.

Les arbres et les bois s'agitent plus bruyamment, les sources crient leur joie d'une voix plus claire, les oiseaux et une foule d'insectes variés dansent dans les tourbillons aériens. Des sons d'allégresse retentissent dans les airs, dans les eaux, sur la terre, et célèbrent la fête de l'amour. Alors des éclairs rapides parcourent et illuminent le bocage. Les diamants brillent comme les yeux étincelants de la terre. De hauts jets d'eau s'élancent des sources en rejetant la lumière. Des parfums étranges s'avancent chassés par des ailes bruyamment agitées. Ce sont les esprits élémentaires qui rendent hommage au lis et annoncent le bonheur d'Anselme.

Alors Anselme lève sa tête comme entourée du rayon éclatant de la transformation.

Sont-ce des regards ? sont-ce des paroles ? est-ce un chœur ? On entend résonner :

Serpentine ! la foi en toi, l'amour m'ont dévoilé les secrets de la nature. Tu m'as apporté le lis qui s'est élancé de l'or, de la puissance originelle de la terre, avant que Phosphorus allumât la pensée. Il est la connaissance du saint accord de tous les êtres, et dans cette connaissance je vivrai heureux à jamais.

Oui, j'ai connu la plus haute félicité. Je t'aimerai toujours, Serpentine, et jamais ne pâliront les rayons d'or du lis ; car, comme la foi et l'amour, la science est immortelle.

* * *

Je dois à l'art du salamandre d'avoir joui de la vision où Anselme m'apparut au milieu de ses possessions de l'Atlantide ; et ce qu'il y eut de remarquable fut que je retrouvais très bien écrit, et évidemment écrit de ma main, sur un papier placé sur la table violette, tout ce que j'avais vu et qui avait disparu comme dans un nuage. Mais alors je me sentis percé et déchiré d'une profonde douleur.

— Ah ! bienheureux Anselme, disais-je, tu as jeté de côté le poids de l'existence journalière, tu as pris hardiment ton essor appuyé sur l'amour de la belle Serpentine, et maintenant tu vis avec le plaisir et la joie dans tes terres de l'Atlantide. Et moi, infortuné, bientôt, dans quelques minutes, il me faudra sortir de cette belle salle, qui n'approche pas même en magnificence de tes possessions dans l'Atlantide, et j'irai me confiner dans ma chambre sous les toits, les exigences d'une vie nécessiteuse viendront s'emparer de mes sens, et mon regard sera entouré de mille peines comme d'un épais nuage, et jamais le lis ne m'apparaîtra.

Alors l'archiviste me frappa doucement sur l'épaule et me dit :

— Taisez-vous, taisez-vous, mon honoré monsieur, ne vous plaignez pas ainsi. N'étiez-vous pas il n'y a qu'un instant en Atlantide, et n'avez-vous pas là aussi au moins une jolie petite métairie comme possession poétique de votre sens intérieur ? Le bonheur d'Anselme est-il donc autre chose que la vie dans la poésie, qui apprend à connaître le saint accord de tous les êtres, le plus profond secret de la nature ?

Le Pot d’or
l’un des contes fantastiques
de E. T. A. Hoffmann (1776-1822)
a été traduit de l’allemand
par Émile de La Bédollière.

ISBN : 978-2-89668-349-0
© Vertiges éditeur, 2012
– 0350 –